

---

## Du « Prêtre Jean » au Négus d'Abyssinie

La vision espagnole de l'Éthiopie aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles

**Jean Tardieu**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1803>

DOI : [10.4000/bulletinhispanique.1803](https://doi.org/10.4000/bulletinhispanique.1803)

ISSN : 1775-3821

### Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012

Pagination : 69-98

ISBN : 978-2-86781-812-7

ISSN : 0007-4640

### Référence électronique

Jean Tardieu, « Du « Prêtre Jean » au Négus d'Abyssinie », *Bulletin hispanique* [En ligne], 114-1 | 2012, mis en ligne le 01 juin 2015, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bulletinhispanique/1803> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bulletinhispanique.1803>

---

Tous droits réservés

# Du « Prêtre Jean » au Négus d'Abyssinie. La vision espagnole de l'Éthiopie aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles

---

JEAN TARDIEU  
*Université de la Réunion*

*Dans son Historia de Etiopía (1610), le dominicain Luis de Urreta tenta d'éclairer ses contemporains espagnols sur l'empire du mythique Prêtre Jean. Mais, dans le cadre de la préparation de la Monarchie catholique universelle, il proposa une resémantisation du personnage plus préoccupée de géostratégie que de vérité historique.*

*En su Historia de Etiopía (1610), el dominico Luis de Urreta trató de instruir a sus contemporáneos españoles sobre el imperio del mítico Preste Juan. Pero, en el marco de la preparación de la Monarquía católica universal, propuso una nueva semantización del personaje, más atenta a la geoestrategia que a la verdad histórica.*

*In his Historia de Etiopía (1610), the Dominican Luis de Urreta undertook instructing his Spanish contemporaries about the empire of the mythical Priest John. But, moved by the design of the Catholic Universal Monarchy, he suggested a new semantic of the character, preoccupied more by geostrategy than by historical truth.*

*Mots-clés : Historia de Etiopia (1610), Luis de Urreta, Prêtre Jean, resémantisation.*

La prise en 1453 de Constantinople par les troupes du sultan Mehmet II remit en question les échanges commerciaux de l'Europe avec l'Orient qui passaient par la Rome Nouvelle, le plus grand emporium chrétien. La commotion fut grande en Occident, mais la montée en puissance du Portugal et de la Castille offrait des moyens de contrer l'expansion islamique, ou du moins d'en circonscrire les effets. Au Portugal, dont les potentialités maritimes s'affirmaient depuis les entreprises de l'infant Henri le Navigateur, on avait auparavant exhumé un mythe qui donnait l'espoir de contourner l'obstacle ottoman. Selon Marco Polo, le pouvoir du Prêtre Jean, souverain chrétien d'un

royaume asiatique, certes considérablement réduit par Gengis Khan en 1200, n'avait pas pour autant disparu. Les progrès de la navigation le long des côtes africaines permettraient d'établir de nouvelles alliances avec ce personnage, dont on se demandait encore, au vu des informations en provenance de l'Orient, s'il ne se confondait pas avec un monarque chrétien de l'intérieur du continent<sup>1</sup>. Pourtant dès 1310 le Négus Wedem Ră'äd avait envoyé un ambassadeur au pape Clément V, à Avignon, et Yeskäq (1414-1429) avait adressé deux représentants à Alphonse V d'Aragon. Et comment oublier que le projet initial de Christophe Colomb, présenté aux Rois Catholiques après la reddition de Grenade, ultime bastion musulman de la péninsule, était de trouver une nouvelle route afin d'avoir accès aux terres du Grand Khan et de favoriser leur christianisation<sup>2</sup> ? Étant donné l'affrontement direct avec les Turcs, initié sous le règne de Charles Quint, certains Espagnols, pour la plupart des religieux encouragés par la victoire de Lépante en 1571, laissaient entendre plus ou moins ouvertement qu'il pourrait être pertinent de remettre ce vieux projet messianique sur le tapis. Pour ce faire, il fallait donner une réalité tangible à ce Prêtre Jean et à son royaume, à propos desquels continuaient à courir des légendes fantastiques. C'est ce dont semble s'être chargé plus particulièrement le dominicain Fray Luis de Urreta.

## I. – À LA RECHERCHE DU PRÊTRE JEAN

Gomes Eanes de Zurara, thuriféraire d'Henri le Navigateur, examine dans *Chronique de Guinée* (1453) les cinq raisons qui amenèrent l'infant à lancer ses expéditions le long des côtes de l'Afrique de l'Ouest :

---

1. À propos du parcours historique de la légende du Prêtre Jean, on citera le travail inédit d'Iván Armenteros Martínez, « Presbiter Iohannes, rex Indiae. La leyenda del Preste Juan a lo largo de la Edad Media ». Pour la mentalité collective, « el Preste Juan era el soberano del territorio conquistado por Alejandro Magno, cristianizado por el apóstol Tomás y lugar de origen de la dinastía real de los reyes Magos » (p. 6). Selon l'auteur les contacts avec le souverain d'Éthiopie, que l'on confondait avec le Prêtre Jean, finirent, grâce à l'expédition portugaise de 1520, par détruire l'espoir qui voyait dans l'alliance avec le Prêtre Jean la possibilité de vaincre l'Islam.

2. « Y luego en aquel presente mes, por la información que yo avía dado a Vuestras Altezas de las tierras de India y de un Príncipe que es llamado Gran Can (que quiere decir en nuestro romance Rey de los Reyes), como muchas vezes él y sus antecessores avían enviado a Roma a pedir doctores en nuestra sancta fe porque le enseñasen en ella, y que nunca el Sancto Padre le avía proveído y se perdían tantos pueblos, cayendo en idolatrías e recibiendo en sí sectas de perdicción ; y Vuestras Altezas, como católicos cristianos y príncipes amadores de la sancta fe cristiana y acrecentadores d'ella y enemigos de la secta de Mahoma y de todas idolatrías y herejías, pensaron de enbiarme a mí, Cristóbal Colón, a las dichas partidas de India para ver los dichos príncipes y los pueblos y las tierras y la disposición d'ellas y de todo, y la manera que se pudiera tener para la conversión d'ellas a nuestra sancta fe, y ordenaron que yo no fuese por tierra al Oriente, por donde se acostumbra de andar, salvo por el camino de Occidente, por donde hasta oy no sabemos por cierta fe que aya passado nadie ... ». Cristóbal Colón, *Textos y documentos completos*, Edition de Consuela Varela, Madrid : Alianza Editorial, 1992, p. 95-96.

La quatrième fut que, pendant trente et un ans qu'il guerroya contre les Maures, il ne trouva jamais ni roi chrétien ni seigneur étranger à notre royaume qui, pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, voulut l'aider dans ladite guerre, et il voulait savoir si, en ces régions, se trouvaient quelques princes chrétiens chez qui la charité et l'amour du Christ fussent assez forts pour qu'ils le voulussent aider contre ces ennemis de la foi<sup>3</sup>.

Il ne s'agit pas encore du Prêtre-Jean, mais plus probablement du roi des îles du Cap-Vert dont on pensait qu'il était chrétien<sup>4</sup>. Par contre, l'enfant manifesta dans la mission confiée au capitaine Antão Gonçalves son désir d'en savoir plus « si possible, sur les Indes et le pays du Prêtre Jean »<sup>5</sup>. En 1486 Jean II chargea Bartolomé Díaz de partir à la recherche de ce souverain mythique, ce qui aboutit à la découverte du cap de Bonne Espérance<sup>6</sup>. Et en 1497, lorsque Vasco de Gama entreprit le contournement de l'Afrique pour arriver aux Indes orientales, des lettres lui furent remises pour ce personnage, dont on parlait tant au Portugal, rappelle le chroniqueur João de Barros<sup>7</sup>.

La Castille, grâce aux marins de Palos de Moguer qui naviguaient vers les côtes africaines, pensa rivaliser avec le Portugal, en particulier après la découverte de l'or de La Mina. Elle se vit obligée d'y renoncer, bien à contrecœur, lors du traité de Tordesillas en 1494<sup>8</sup>. Cependant l'union personnelle des deux

3. Gomes Eanes de Zurara, *Chronique de Guinée* (1453), présentée par Jacques Paviot, traduite et annotée par Léon Bourdon, Paris, Editions Chandeigne, 1994, p. 53.

4. Voir le chapitre 94 de la *Chronique de Guinée*, *op. cit.*, p. 261.

5. *Op. cit.*, p. 74. Comme le fait remarquer L. Bourdon, l'Inde correspond ici à la région nord-orientale de l'Afrique.

6. João de Barros rapporte que : « E porque nefte tempo del rey dom Joam, quando faláuam na India fempre era nomeado hum rey muy poderófo a que chamáuam Préfte Joam das Indias, o qual diziam fer Chriftão : parecia a el rey que per via defte podia ter alguna entrada na India ». Bartolomé Díaz avait pour ordre de débarquer sur la côte des Noirs instruits dans ce sens au Portugal, qui auraient à se renseigner sur le Prêtre Jean, et en particulier des femmes dont personne ne se méfierait. João de Barros, *Asia. Dos feitos que os Portugueses fizeram no descobrimento e conquista dos mares e terras do Oriente. Primeira década*. 1552, Lisbonne : Imprensa Nacional-Casa da Moeda, fac-simile, 1988, t. 1, p. 84-85. S'inspirant de cette source et de la *Historia* du chroniqueur Hernando López de Castañeda, Bartolomé de las Casas relate la décision de Jean II : « En el año 486, por ciertas nuevas que el rey D. Juan de Portugal supo de un gran rey que señoreaba en las entrañas de aquella tierra de Etiopía sobre muchos reyes, de quien se decían maravillas, y, según estima del rey don Juan, era el Preste Juan de las Indias, determinó de enviar navíos para que, por la mar, y echando de los negros que ya tenían en Portugal, por la tierra adentro, especialmente mujeres negras, como más libres y aparejadas para no rescibir mal, le diesen alguna nueva de aquel gran rey o Preste Juan. » Un peu plus loin, le dominicain traite de l'expédition envoyée par Manuel I<sup>er</sup> en 1497 avec la même mission. In : *Historia de las Indias, Obras escogidas de Fray Bartolomé de las Casas* I, Madrid : Ediciones Atlas, 1957, B.A.E. 95, p. 100-103 et 337.

7. « ... foy lhe entregue [...] algunas cartas pera os principes y reyes aque própriamente éra enuiado : affy como ao Prefte Joã das Jindias, tá nomeado nefte reino .... ». La première rencontre fortuite avec des Éthiopiens se produisit sur la côte du territoire appartenant au Cheik de Mozambique, lequel s'opposa à ce que Vasco de Gama puisse les retrouver. João de Barros, *op. cit.* p. 124. et 134.

8. Je ne reviendrai pas plus longuement sur cette rivalité, exposée dans « La "Mina de oro" : du conflit luso-castillan aux traités d'Alcaçovas (1479) et de Tordesillas (1494) », *Bulletin*

couronnes entre 1580 à 1640 ouvrit pour certains « arbitristas » quelques possibilités d'intervention<sup>9</sup>.

Parmi les premières références espagnoles à la recherche du Prêtre Jean par les Portugais se trouve l'ouvrage *De las cosas de Ethiopia*<sup>10</sup> (1580) dont l'auteur, Miguel de Selves, ne cache pas qu'il s'inspire directement de l'œuvre de Francisco Alvares, *Verdadera informação das terras do Preste João das Indias*<sup>11</sup>.

Selon Selves, deux générations avant la sienne, le bruit courait déjà dans toute l'Europe qu'il existait en Orient un roi chrétien très puissant, prêtre de ses sujets, communément appelé Prêtre Jean. Depuis une centaine d'années les Vénitiens avaient commencé à commercialiser une grande quantité d'épices en provenance de l'Inde par la Mer Rouge et l'Égypte, pays où ils les achetaient. Cela poussa Jean II de Portugal à mander des émissaires afin de s'enquérir de la localisation exacte des royaumes de ce monarque et de la possibilité d'envoyer des navires depuis le Cap de Bonne Espérance jusqu'en Inde. Il s'agissait du franciscain Fray Antonio de Lisbona, accompagné d'un laïc. Arrivés à Jérusalem, ils se rendirent compte que, ne sachant pas l'arabe, il leur serait difficile d'aller plus avant<sup>12</sup>. Le souverain porta alors son choix sur Pedro de Cobillán [Pero da Covilhã] et Alonso de Payba [Afonso de Paiva], qui prirent la route le 7 mai 1487 pour Le Caire, d'où ils se dirigèrent vers Aden par la Mer Rouge. Arrivés là, ils eurent l'assurance que l'Éthiopie était bien chrétienne<sup>13</sup>. Payba

*Hispanique* 96, n° 1, janvier-juin 1994, p. 117-131.

9. En Espagne, la légende du Prêtre Jean était populaire aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, à en juger par les occurrences de ce personnage mythique dans l'œuvre de Cervantes (*Don Quixote* : Prologue et I<sup>ère</sup> partie, chap. XLVII ; *La ilustre fregona*, 1597 ; *El vizcaino fingido*, 1611).

10. *De las cosas de Ethiopia en la qual se cuenta muy copiosamente, el estado y potencia del Emperador della, (que el que muchos han pensado ser el preste Iuan) con otras infinitas particularidades assi de la religion de aquella gente, como de sus ceremonias, segun que de todo ello fue testigo de vista Francisco Alvarez, capellan del Rey don Manuel de Portugal, traducida por Miguel de Selues. Impresso con licencia del Consejo Real en Toledo. En casa de Pedro Rodriguez mercader de libros. Año de 1588. A costa de Blas Perez mercader de libros.*

11. Chapelain royal, bénéficiaire de l'église de Santa Justa de Coimbra et théologien, Francisco Alvares faisait partie de l'expédition envoyée en 1520 de l'Inde vers la côte africaine par Manuel I<sup>er</sup>. Son ouvrage parut en 1540. Fernão Lopes de Castanheda, se basant probablement sur les écrits d'Alvares, décrit les entrevues de l'empereur avec le chapelain, lequel, à la demande du souverain, dit la messe de Noël, et répondit à ses questions. Voir *op. cit.*, livre VI, chap. XXVIII, p. 193. Pour le rôle de Francisco Alvares dans les contacts du Prêtre Jean avec Rome, lesquels étaient loin de correspondre à une volonté d'obédience, voir Hervé Pennec, *Des Jésuites au Royaume du Prêtre Jean (Éthiopie)*, Paris : Centre Culturel Calouste Gulbenkian, 2003, p. 40 sq.

12. C'est exactement l'explication que donne João de Barros : « Tendo já [el rey] a jffo enuiado duas pefoas per via de Jerufalem, por fabér que vinham aquella fancta cáfa em romaria muytos religiôfos do feu reyno [do Prefte Joam] : mas nam ouue effecto efta jda como el rey defejaua. Porque hum frey Antonio de Lixboa y hum Pero de Montaroyo que elle mandou a jffo : por nam faberem o aráuigo nam fe atreueram jrem em companhia deftes religiôfos que acháram em Jerufalem. » *Op. cit.*, p. 89.

13. Le christianisme fut introduit à Axoum vers 450 par des missionnaires syriens. Plus tard, des relations furent nouées avec l'Église copte d'Égypte, ce qui entraîna la nomination par le patriarche d'Alexandrie du métropolite d'Abyssinie, l'« abouta ». Au VI<sup>e</sup> siècle, le royaume chrétien d'Axoum disparut en faveur d'une dynastie juive issue des Falachas. Au XIII<sup>e</sup> siècle la

décida donc de chercher à s'y introduire tandis que Cobillán poursuivrait son chemin jusqu'en Inde pour s'informer des routes maritimes permettant l'accès à ses richesses. Les deux envoyés se retrouveraient à une certaine date au Caire. Payba décéda avant d'atteindre son objectif, et Cobillán, de retour au Caire, y trouva des instructions du souverain portugais sur la nécessité d'entrer en contact avec le Prêtre Jean afin de lui remettre une lettre. Cobillán, assurant le roi de l'existence en Éthiopie d'un empire chrétien dont le souverain n'était autre que le Prêtre Jean, s'engagea alors à mener à bien la mission confiée à son compagnon. Ces informations ne tardèrent pas à s'étendre à toute l'Espagne, alors que, insiste Miguel de Selves, l'empire d'Éthiopie était aussi éloigné du royaume du Prêtre Jean que l'Espagne l'était du Pérou ou du Chili<sup>14</sup>. Bref les éléments de connaissance fournis au lecteur de cet ouvrage, qui s'en tiennent en grande partie à l'ouvrage de Francisco Alvares<sup>15</sup>, ne sont l'objet d'aucune affabulation ni d'aucune distorsion idéologique.

En 1603, Fray Antonio de San Román consacra au même sujet une partie de son livre *Historia General de la Yndia Oriental*<sup>16</sup>. Le bénédictin insiste dans un premier temps sur les motivations de Jean II. Il s'agissait de dépouiller l'Égypte, la Perse et la Syrie du monopole commercial avec l'Orient et de soutenir l'expansion de la foi chrétienne en luttant contre le paganisme et l'Islam. Et pour cela il importait d'entrer en relation avec d'autres nations chrétiennes, dont on connaissait l'existence, mais dont on savait aussi que la foi avait été corrompue par leurs contacts avec juifs et païens. Il fallait en particulier ramener l'empereur d'Abyssinie ou d'Éthiopie au sein de l'Église romaine. Suit une description des voyages de Cobillán et de Payba, un peu plus précise que celle de Selves, sur laquelle nous ne nous attarderons pas, car nous allons la retrouver en des termes très semblables, huit décennies plus tard dans un autre ouvrage consacré à l'Inde<sup>17</sup>.

Joseph Martínez de la Puente, dans *Compendio de las historias de los descubrimientos y guerras de la India Oriental y sus islas*<sup>18</sup> (1681), revient sur

---

dynastie chrétienne de Choa dite de Salomon s'imposa, donnant naissance au royaume chrétien d'Abyssinie. Voir H. Baumann et D. Westermann, *Les peuples et les civilisations de l'Afrique*, Paris : Payot, 1970, p. 278-279.

14. *Op. cit.*, fols. 3 a-5 a.

15. Comme on pourra s'en rendre compte grâce aux dernières éditions de l'ouvrage de Francisco Alvares. On consultera la plus récente : *Verdadeira informação das terras do Preste João das Indias*, Introdução e Notas de Neves Aguas, Lisbonne : Publicações Europa-América, 1989. Le chapitre CIV, intitulé « Como Pêro de Covilhã, português, está nesta terra do Preste, e como lá foi ter, e por que mandado » est entièrement consacré à l'odyssée de Cobillán.

16. *Historia General de la Yndia Oriental, los Descubrimientos y Conquistas, que han hecho las Armas de Portugal, en el Brasil, y en Otras partes de Africa y de la Asia ; y de la Dilacion del Santo Evangelio por aquellas grandes Prouincias, desde sus principios hasta el Año de 1557. Compuesta por Fray Antonio de San Roman, Monge de San Benito, Natural de la Ciudad de Palencia y Professo de San Zoil de Carrion. En Valladolid por Luis Sanchez, a costa de Diego Perez, Mercader de Libros, Año de 1603.*

17. *Op. cit.*, p. 34-39.

18. *Compendio de las Historias de los Descubrimientos, Conquistas, y Guerras de la India*

l'entreprise lancée par Jean II. L'auteur remonte jusqu'en 1486, année où les Portugais, sous le commandement de João Alfonso de Aveyro, effectuèrent la découverte du royaume du Bénin, sur la côte de l'Afrique de l'Ouest, dans le golfe du même nom<sup>19</sup>. Ce fut à ce moment qu'ils eurent les premiers renseignements les incitant à localiser le Prêtre Jean en Afrique<sup>20</sup>. Afin de réprimer une révolte de certains de ses vassaux, le roi du Bénin sollicita l'aide de Jean II qui finit par accepter de la prêter, en échange de sa conversion et de la christianisation de ses sujets. De retour en son pays, Aveyro, dont les dires furent confirmés par les négociateurs l'accompagnant, porta à la connaissance de Jean II l'existence, à 250 lieues à l'Ouest du Bénin, du royaume de l'Ogané ou Prêtre Jean, aussi respecté au Bénin que le Souverain Pontife dans la chrétienté<sup>21</sup>. On l'informait de l'avènement de tout nouveau souverain grâce à l'envoi d'émissaires qui n'avaient pourtant pas le privilège de voir l'Ogané, protégé des regards par un rideau de soie. Tout juste leur montrait-il un pied, qu'ils ne manquaient pas de vénérer. En gage de leur mission, les ambassadeurs remettaient une sorte de crosse et une capuche ornée de motifs en laiton, insignes de la royauté, et une croix du même métal, comparable à celle de l'ordre militaire de Saint Jean<sup>22</sup>. À son tour, en récompense des difficultés surmontées pendant le voyage, l'Ogané leur offrait une croix semblable à celle qu'il avait reçue<sup>23</sup>. Martínez de la Puente fournit alors à ses lecteurs espagnols un résumé de l'expédition de Pedro de Cobillán et d'Alfonso de Payba. Ils firent route commune jusqu'au Caire en passant par Barcelone, Naples, Rhodes et Alexandrie. Arrivés là, Payba prit la direction de l'Éthiopie et Cobillán celle d'Aden, puis de l'Inde. Leurs reconnaissances terminées, ils se retrouveraient au Caire.

Cobillán visita ainsi Cananor, Calicut et Goa, puis rebroussa chemin vers Le Caire par Zofala, sur la côte du Mozambique, et Aden. Après avoir appris la mort de Payba, il rencontra deux juifs du Portugal, Joseph et Rabi Abraham, qui le recherchaient avec l'intention de lui remettre des lettres où Jean II

---

*Oriental, y sus Islas, desde los tiempos del Infante Don Enrique de Portugal su inventor, hermano del Rey D. Duarte ; hasta los del Rey D. Felipe II de Portugal y III de Castilla. Y la Introduccion del Comercio Portugues en las Malucas, y sus operaciones Politicas, y Militares en ellas. Y añadida una descripcion de la India, y sus Islas, y de las Costas de Africa, por donde se començo la Nauegacion del mar del Sur ; sus riquezas, costumbres de sus gentes, y otras cosas notables. Hecho y dedicado al grande, al portentoso portugues San Antonio de Padua. Por D. Ioseph Martinez de la Puente. Con privilegio. En Madrid, En la Imprenta Imperial : Por la Viuda de Joseph Fernandez de Buendia. Año de 1681.*

19. Nous apportons cette précision car l'auteur situe le Bénin dans la « Région de Ialof », c'est-à-dire au pays des Wolofs, dans le Sénégal actuel.

20. *Op. cit.*, p. 105.

21. La comparaison est manifestement outrancière, puisque l'empereur d'Éthiopie dépendait en partie du patriarche copte d'Alexandrie qui, comme nous l'avons signalé, lui envoyait un métropolitain, l'« abouna ».

22. Dans la civilisation du Bénin, le laiton était en effet un métal très employé dans le domaine artistique.

23. *Op. cit.*, p. 106. João de Barros relate ces circonstances, retranscrites ici fidèlement par Martínez de la Puente ; *op. cit.*, p. 84.



manifestait le désir de voir aboutir l'entreprise d'Éthiopie<sup>24</sup>. Le Portugais parvint à rencontrer le Prêtre Jean, à savoir l'empereur Alexandre, également nommé Escander [Eskender (1478-1494)], peu de temps avant sa mort. Naut [Na'od (1494-1508)], son successeur, lui interdit de sortir de ses territoires, et le fils de ce dernier, David Athanadi [Lebnä Dengel, nom de règne : Etana Dengel, Dawit (1508-1540)], le maria et le combla de richesses<sup>25</sup>.

En 1515 arrivèrent en Éthiopie les ambassadeurs du roi Manuel<sup>26</sup>, Duarte Galván [Galvão] et Rodrigo de Lima [da Lima]<sup>27</sup>, avec le médecin João Bermudez et le chapelain Francisco Alvares, qui recueillit le témoignage de Cobillán et décrivit son expérience dans *Historia de las cosas de Ethiopia*.

Pour ces deux auteurs, l'intérêt principal n'était point l'histoire de l'Éthiopie. En revanche, en 1610, un dominicain, Fray Luis de Urreta, prit le relais de

24. João de Barros se réfère à cette rencontre dans sa chronique : « E estando pera fe vir a efte reyno com recádo deftas coufas que tinha fabido, foubre que andauã aly dous judeus de Espanha em fua bufca : com os quáes fe viu muy fecretamente, a hum chamáuam Rabi Habrá natural de Beja y a outro Jofepe çapateiro de Lamego. O qual Jofepe auia pouco tempo que viera daquellas pártes, y como foubre cá no reyno o grande defejo que el rey tinha da jnformaçam das coufas da India, foy lhe dar conta como efteuéra em a cidade de Babilonia a que óra chamam Bagodad, fituada no rio Eufrates, y que aly ouuira falár do tracto da jlha chamada Ormuz que eftáua na boca do már da Perfia. Em a qual auia huma cidade a mais celebre de tódas aquellas pártes, por a ella cócorrerem todalas efpeçarias y riquezas da India : as quáes per cáfyas de camelos vinham ter ás cidades de Aléppo y Damásko. El rey porque ai tempo que foubre estas y outras coufas deste judeu, éra já Però de Couilhaã partido : ordenou de o manda rem bufca delle, y affy o outro chamado Rabi Habram. O Jofepe pera lhe trazer recádo das cártas que per elles mandáua a Però de Couilhaã, y Habram pera jr com elle ver a jlha de Ormuz y ahy fe jnformar das coufas da India. Em as quáes cártas el rey encomendáua muto a Però de Couilhaã que fe ajnda nam tinha achádo o Prefte Joam que nam receáffe o trabalho te fe ver com elle, y lhe dar fua cártá y recado : y que em quanto a jfto fósse, por aquelle judeu Jofepe lhe efcreuêffe tudo o que tinha vifto y fabido, porque a efte effecto fómte o enuiaua a elle. » *Op. cit.*, p. 89-90.

25. *Op. cit.*, p. 108-110. Pour l'histoire d'Eskender et de Na'od, on consultera : J. Dorese, *op. cit.*, p. 169-174.

26. En fait deux émissaires avaient été envoyés auparavant par le roi de Portugal, João Gomes et João Sanches, guidés par le Tunisien Sid Mohamed. On sait peu de choses de leur entreprise, si ce n'est que le dernier parvint au but, d'où l'envoi par les Éthiopiens d'un ambassadeur en la personne de Mateus, que nous évoquerons plus bas.

27. Il s'agit en fait de deux ambassades. La première fut menée par Duarte Galvão, en réponse à la demande d'aide de la part de l'impératrice Helena, régente de l'empire au nom de son petit-fils Na'od, qui envoya au Portugal un marchand arménien nommé Mateus. Elle n'arriva pas à destination. La seconde arriva en avril 1520 à Massouah, et demeura en Éthiopie jusqu'en 1526. En faisaient partie Francisco Alvares, chapelain, et le médecin João Bermudez. Ces deux personnages laissèrent des écrits relatant leur expérience. Pour le premier, voir *supra*. Le second, qui parvint à se faire passer en Éthiopie pour patriarche envoyé par Rome, prétention que le Saint-Siège ne démentit pas vraiment par la suite, probablement en considération des services rendus, publia à Lisbonne en 1565 *Breve Relação da embaixada que o Patriarcha D. João Bermudez trouxe do Imperador da Ethiopia chamado vulgarmente Preste João dirigida a el rei D. Sebastião*, que l'on consultera dans l'édition publiée à Lisbonne en 1875 par l'Académie Royale des Sciences, conforme à celle de 1565. Pour en savoir plus, on se reportera à : William El. Conzelman, « Aperçu historique » à *Chronique de Galáwdewos (Claudius), roi d'Éthiopie*, Bibliothèque de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Paris : Librairie Emile Bouillon, éditeur, 1895, p. XIV ; et : H. Pennec, *op. cit.*, p. 32.



Miguel de Selves pour éclairer à ce sujet ses contemporains espagnols grâce à son ouvrage *Historia eclesiastica, politica, natural, y moral, de los grandes y remotos Reynos de la Ethiopia, Monarchia del Emperador llamado preste Juan de las Indias*<sup>28</sup>.

Parmi les empereurs de l'époque contemporaine, David<sup>29</sup> remporta sept grandes victoires contre les Maures, les infidèles et les païens. Dernièrement, Alexandre III [Särdä Dengel], « mu par un courage catholique et un zèle chrétien »<sup>30</sup>, bouta en 1570 hors d'Éthiopie Maures et Indiens [juifs<sup>31</sup>], malgré les tributs qu'ils lui versaient, afin d'y conserver la pureté de la foi<sup>32</sup>. Son attitude, souligna Urreta, était digne des Rois Catholiques, Don Fernando et Doña Isabel, qui avaient expulsé les Juifs d'Espagne. Nous n'oublierons pas cette comparaison, d'une indéniable portée idéologique. Le moine Juan de Baltasar<sup>33</sup>, témoin de sa politique, partit en Espagne, avec son consentement, afin de publier ses hauts faits. C'est de lui dont l'auteur s'inspirait pour écrire son histoire, et c'est à lui probablement qu'il doit ses erreurs dont nous parlerons plus tard. Les Éthiopiens appelaient l'Europe « Frangua » et les Européens « Frangues », expression provenant du terme « Francs » par lequel les Arabes désignaient les chrétiens latins lors des Croisades. Ledit Baltasar apprit en Espagne le décès d'Alexandre et l'élection du prince Zaraschaureat, toujours vivant en 1608.

Cela dit, Urreta propose un bref aperçu de l'histoire de l'Éthiopie à partir de diverses sources, dont l'ouvrage du portugais Francisco Alvares. La reine de Saba, attirée à Jérusalem par la sagesse de Salomon, lui donna un fils, appelé Melilec [Ménélik]. Se montrant insupportable entre 10 et 11 ans, son père

28. *Historia eclesiastica, politica, natural, y moral, de los grandes y remotos Reynos de la Etiopia, Monarchia del Emperador llamado Preste Juan de las Indias. Muy util y provechosa para todos estados principalmente para predicadores. A la Sacratissima y siempre Virgen Maria del Rosario. Compuesta por el Presentado Fray Luis de Urreta, de la Sagrada Orden de predicadores. Valencia, 1610. En casa de Pedro Patricio Mey.*

29. Pour les guerres de David contre les musulmans, Voir J. Doresse, *op. cit.*, p. 113-118.

30. L'expression manifeste clairement la réécriture de l'Histoire par Urreta. Pour les difficultés qu'éprouvèrent les jésuites à imposer le catholicisme auprès des empereurs, Voir Hervé Pennec, *op. cit.*

31. Ces Juifs correspondent en partie aux Falachas, auxquels J. Doresse consacre le chapitre 16 de son ouvrage. Le christianisme éthiopien conservait des influences de la religion hébraïque, comme la persistance du respect du Sabbat, qui ne manqua pas de poser des problèmes aux missionnaires jésuites.

32. Pour plus de précision quant aux guerres menées par les empereurs David et Särdä Dengel, on consultera J. Doresse, *op. cit.*

33. João de Baltasar, moine éthiopien, dont J. Doresse a souligné l'imposture : « Le plus beau, ce fut, plus tard, lorsqu'un religieux éthiopien de pire étoffe, Jean Balthazar, mystificateur patenté, trompa divers savants en leur contant les fables qui pouvaient leur plaire. Un religieux espagnol, Urreta, s'y laissa prendre et rédigea en 1610, d'après ses indications, une effarante *Histoire des Frères-Prêcheurs en Éthiopie*, qui faisait des Neuf Saints d'Axoum des Dominicains et attribuait au catholicisme l'antique fondation de tous les monastères du Tigré ! » *Op. cit.*, p. 210.

l'envoya à sa mère. Après avoir changé de caractère, il devint un souverain sage et avisé<sup>34</sup>.

Damian Degues [Damião de Góis], dans sa relation du récit de l'évêque Zagazabo [Säga Zä'äb], ambassadeur envoyé au Portugal par le roi d'Éthiopie à la suite de l'ambassade de Rodrigo de Lima, dit que Ménélik naquit lors du retour de la reine de Saba. A vingt ans, sa mère l'envoya à Salomon pour qu'il apprît la sagesse et fût couronné roi d'Éthiopie devant l'Arche sacrée. Douze anciens, un pour chaque tribu d'Israël, se virent chargés de son éducation, et douze mille Juifs [« Indiens » dans le texte] furent assignés à son service, avec lesquels il revint auprès de sa mère. Les Hébreux demandèrent un temple à Ménélik, qui leur accorda l'un des deux temples du mont Ararat, consacré au soleil. Francisco Alvares assure que ces « Indiens » avaient pour mission de constituer la maison du roi, responsabilité transmise à leurs héritiers. Urreta conteste cependant que ce fussent des « Indiens », car les Éthiopiens les haïssaient. Toujours est-il qu'ils restèrent jusqu'à la mort de Ménélik. Josué, son fils, revint au paganisme et leur enleva le temple avant de les expulser. Certains retournèrent à Jérusalem et d'autres se dispersèrent.

Un autre livre d'Éthiopie, assure Urreta, dit qu'Azarias, chef des prêtres devant accompagner Ménélik, persuada Salomon de la nécessité pour son fils d'offrir un sacrifice devant l'Arche de l'Alliance afin d'obtenir la protection divine pendant le voyage. Azarias en profita pour substituer les authentiques Tables de la Loi par de fausses, élaborées à l'identique, et les emporta clandestinement. Informé de cela à son arrivée, Ménélik dansa devant l'Arche, comme son aïeul David. Confiant en l'avenir de son fils, la reine de Saba lui céda alors le pouvoir. Fable que tout cela, affirme Urreta, car le prophète Jérémie avait caché le Tabernacle et l'Arche dans une grotte du mont Nebo en Arabie, comme le relate saint Jérôme, lieu qui ne fut jamais découvert par la suite. Par contre, Salomon avait bien donné à son fils un morceau des Tables, conservé au mont Ararat<sup>35</sup>. Nous laisserons pour plus tard les dénégations d'Urreta quant à l'attribution du titre de « Prêtre Jean » à l'empereur d'Éthiopie, pour nous intéresser à sa relation des premiers contacts de l'empereur Claude [Gälawdéwos (1540-1559)] avec les Portugais.

Sous le règne de ce souverain irascible, Jean II décida d'envoyer des missionnaires en Éthiopie, à la demande du pape Paul IV. Sollicité, le fondateur de la Compagnie de Jésus répondit favorablement, désignant un groupe de douze de ses disciples placés sous l'autorité d'un patriarche. Deux de ses confrères lui serviraient de coadjuteurs<sup>36</sup>. Dans une longue lettre adressée à l'empereur

34. Urreta s'en tient au chapitre XXXVII de la *Verdadeira informação* de Francisco Alvares, intitulé « Que fala do lugar de Aquaxumo, e do ouro que a Rainha Sabá levou a Salomão para o Templo, e de um filho que houve de Salomão », *op. cit.*, p. 81-82.

35. *Op. cit.*, p. 50-55.

36. Après bien des tractations avec le roi de Portugal, les Portugais João Nunes Barreto et Melchior Carneiro furent nommés respectivement patriarche et évêque coadjuteur. Le second évêque coadjuteur fut un Espagnol, Andrés de Oviedo. Carneiro était recteur du collège de Lisbonne, et Oviedo recteur de celui de Naples ; voir Pennec, *op. cit.*, p. 52-53.

le 7 mars 1555, Ignace de Loyola mit l'accent sur la nécessité pour lui de concrétiser sa soumission au pape, détenteur de la continuité apostolique, à la différence des patriarches de Constantinople et d'Alexandrie<sup>37</sup>. Les religieux passèrent en Espagne puis au Portugal, faisant montre d'un grand enthousiasme, en dépit de leur âge avancé. Le trésor royal prit en charge l'achat des instruments du culte et des ornements liturgiques nécessaires, et Fernando de Sosa fut nommé capitaine de l'expédition<sup>38</sup>. À l'époque, continue Urreta, l'empire était en guerre contre le roi musulman du Bornou, au Nord-Ouest de l'Éthiopie, qui disposait de 300 000 fantassins et de 100 000 cavaliers. Au midi, contre le roi d'Adélé [Adal], qui recevait l'aide des rois d'Arabie et disposait d'artillerie. Ces circonstances poussèrent à l'élection de Claude, au caractère fougueux et belliqueux.

L'expédition portugaise débarqua à Arquico [Arkico]<sup>39</sup>, en temps de guerre donc. L'empereur prit mal l'arrivée des missionnaires : elle donnait à croire qu'on le prenait pour un infidèle, alors qu'il y avait un collège éthiopien à Rome, San Esteban de los Indianos [San Stefano dei Mori<sup>40</sup>]. Le clergé local s'émua des prétentions réformistes des jésuites. Elles concernaient tout d'abord le célibat des prêtres, dont une partie seulement était astreinte à prononcer des vœux de chasteté (les « virgines »), les autres (les « clérigos ») pouvant se marier. L'imposition de la dîme par le patriarche souleva des tollés, car le clergé était traditionnellement pris en charge par l'empire. Une polémique s'établit avec Claude, qui arguait du fait que les conciles de Nicée (325) et d'Ephèse (431) reconnaissaient le droit des prêtres à se marier. D'où des discussions stériles. Le roi alléguait également de l'existence en sa faveur de licences concédées par le concile de Florence (1439), sous le règne du pape Eugène III. Quant à l'autorité du patriarche jésuite, il fit remarquer que le pape n'avait pas retiré ses prérogatives au nonce, en l'occurrence l'archevêque éthiopien le plus ancien,

---

37. Une grande partie de la lettre porte sur l'obligation de soumission à Rome, ce qui laisse entendre clairement que les pères missionnaires ne pourraient transiger sur ce point. Il s'agirait bien pour eux d'obtenir la rupture avec le patriarcat d'Alexandrie, d'où les tensions qui se produisirent : « Assi aquel Patriarca Egipcio, ora resida en Alexandria, o en Memphis, como este segregado de la sacro santa silla Apostolica, y de la cabeça de toda la Iglesia el Summo Pontifice Romano, no puede recibir vida de gracia, ni autoridad Pastoral, ni para si, ni concedella a otro. Porque la Iglesia Catolica no es mas que vna en todo el orbe universo, ni es posible que vna Iglesia obedezca al Romano Pontifice, y otra Iglesia este sujeta al Patriarca Alexandrino. » Pour les objectifs d'Ignace de Loyola et les moyens choisis pour les réaliser, voir H. Pennec, *op. cit.*, ch. I « Du projet d'alliance politique au projet de mission ».

38. *Op. cit.*, p. 192-202.

39. La mission débarqua en mars 1557. Elle avait été précédée d'une mission préparatrice de deux jésuites, le père Gonçalo Rodrigues et le frère Fulgêncio Freire, accompagnés d'un soldat portugais, Diogo Dias. Envoyée de Goa le 7 février 1555, elle parvint au camp impérial le 17 mai 1555. Claude, s'il se déclara disposé à recevoir les missionnaires provenant d'Europe, ne laissa aucun doute sur sa volonté de maintenir les traditions de l'Église d'Éthiopie, message que Rodrigues transmit au patriarche Nuñez Barreto qu'il rencontra à Goa. Voir W. E. Conzelman, *op. cit.*, p. XXVI-XXVII ; H. Pennec, *op. cit.*, p. 87-88.

40. En ce qui concerne la présence de religieux éthiopiens à Rome, on consultera : J. Doresse, *op. cit.*, p. 210.

qui les tenait d'une décision de Clément VII. (1523-1534). Claude finit par suspendre les pouvoirs des missionnaires, en attente d'une médiation papale. Les jésuites se retirèrent à la campagne où ils vécurent de leurs cultures. Piqué dans son amour propre, l'empereur leur offrit de subvenir à leur entretien. Mais, fatigués, les ignaciens préférèrent repartir<sup>41</sup>. A ce moment de son récit, Urreta ne peut s'empêcher de donner un coup de griffe aux Portugais, incapables de s'adapter car trop nostalgiques de leur pays :

Con estas diferencias, el Patriarca como era viejo, cercano a la traspuesta del sol de su vida, cansose mas de lo que podian sus fuerças sufrir, estrañolos el temple de la tierra, y assi determinaron de salirse de la Etiopia : y ayudauales a esta determinacion el ser Portugueses, y dessear verse entre los suyos : porque esta nacion es sobrado de amartelada por su tierra, y de la compañía de sus compatriotas, y luego les da en rostro qualquier otro Pais, y todo el mundo, a su parecer, no tiene que ver con Portugal.

Les jésuites finirent par s'embarquer pour Goa, à l'exception d'un Castillan, le père Andrés de Oviedo. Or, fait valoir Urreta, ce religieux, revêtu de la dignité patriarcale, réussit à rectifier bon nombre d'erreurs :

Quedose con el titulo de Patriarca, donde se gouerno con tanta prudencia, discrecion y christiandad el buen Padre Andres de Ouiedo, que le amauan todos como a Padre ; respetauanle como a Perlado, oyanle como a docto, imitauanle como a santo : su condicion era tal, tan de cera y de massa, que les ganaua las voluntades, y tyranzaua los coraçones, que sin fuerça alguna se le rendian y entregauan. Por su buena enseñanza desterraron muchas crasas ignorancias, por su persuasion dexaron algunas costumbres peregrinas, y con su heroyca virtud tomaron exemplo para viuir catolicamente. No solo su presencia les fue de provecho quanto a las costumbres y vida cristiana, sino que fue medio para que se aprouechassen en el gobierno temporal, assi en razon de policia, como en las Audiencias. Finalmente, gano tal opinion con el Emperador, y con todos los de Etiopia, que si se hiziera informacion de su vida, dieran bastantes testimonios en su abono.

Il obtint la création du Conseil latin, composé de six membres : deux Vénitiens, deux Florentins et deux Portugais, chargé des relations avec l'Europe. Il mourut respecté de tous, comme le prouve son enterrement dans le cimetière de l'Église du Saint-Esprit, réservé aux empereurs<sup>42</sup>. Bref, peut-on déduire, ce que ne surent ou ne purent faire ses confrères portugais, Andrés de Oviedo l'accomplit grâce à son éducation espagnole, qui en fit un véritable saint.

Urreta, non content de cette pique contre les réguliers portugais, s'en prend aussi à Nicolao Sandero, auteur de *Monarchia visibile*<sup>43</sup>, et surtout au jésuite

41. Pour les péripéties de la mission, Voir H. Pennec, *op. cit.*, ch. II « Goa, la plaque tournante des missions d'Orient ».

42. *Op. cit.*, p. 201-211. S'agissait-il du cimetière de la célèbre montagne inexpugnable de Guéchen où étaient confinés les princes de la famille impériale afin d'éviter les problèmes de succession? En fait la vision d'Oviedo fut plus critique que ne le laisse entendre Urreta. Le 2 février 1559, il dénonça dans un mémoire les hérésies des Abyssins, exhortant les Portugais à les éviter ; Voir W. E. Conzelman, *op. cit.*, p. XXVIII.

43. Nicolao Sandero, professeur de théologie, *De visibili monarchia Ecclesiae, libri octo*, Louvain, 1571.

Pedro Maffeo [Giovanni Petro Maffei<sup>44</sup>], en résidence à Vérone, pour avoir qualifié Claude de schismatique. Mais, ajoute-t-il, Maffeo reconnut son erreur, due à de fausses informations en provenance du Portugal, après une visite d'un proche du patriarche Andrés de Oviedo, Juan de Baltasar :

Porque llegando a la ciudad de Verona Don Iuan de Baltasar, muy deuoto del Padre de Ouiedo, teniendo noticia que en aquella ciudad en el Conuento de la Compañia de Iesus residia el R. P. Maffeo ; y sabiendo por relacion de algunos lo que este Doctor auia escrito de su Emperador Claudio, se fue al Conuento en compañía del Conde Paulo Canocio, y del Conde Mario Beuilaqua, personas muy calificadas y graues de aquella republica : y llamando al Padre Maffeo, le declaro quan contraria era la verdad del hecho a lo que el auia escrito ; mostrole los papeles firmados y trasladados de las cartas embiadas por el Preste Juan y su Consejo al Summo Pontifice, y Cardenales, y otras mil seguridades y prouanças muy autenticas : a lo qual el padre Maffeo, como tan gran sieruo de Dios, en presencia de todos los Padres de aquel santo Conuento con vnos alborozos espirituales le abraço, dandole muchas gracias por auerle desengañado ; y que si auia escrito lo contrario, eran relaciones y cartas que le auian embiado de Portugal, y otras partes : pero que holgaua en extremo de saber la verdad de la historia, y que le daua palabra que en la otra impresion lo escriuiria todo, sin salir vn punto de la jurisdiccion de la verdad.

Encore une pique donc contre les jésuites portugais de la part du dominicain de Valence, qui se présente en redresseur de torts. Cette promesse de Maffeo, il s'en charge maintenant, insistant sur le fait que l'empereur donna de nombreuses preuves de son orthodoxie catholique. Il obligea les religieuses éthiopiennes, traditionnellement rattachées à l'ordre de saint Dominique, à respecter la clôture, comme l'exigeait le maître général, Frère Vicente Justiniano. Il pourchassa l'hérésie de certains anachorètes qui se réclamaient de saint Augustin, avec l'aide des prieurs dominicains des couvents de l'Aleluya et de Plurimanos, qui faisaient office d'inquisiteurs, et demanda au général des augustins les constitutions de l'ordre pour les appliquer à ces religieux. Blessé lors d'une bataille contre le roi du Bornou, Claude reçut les sacrements de l'Église et sa mort ne peut être considérée comme un châtement divin<sup>45</sup>. Lui

44. Giovanni Pietro Maffei, *Le Historie delle Indie orientali*, Venise, 1585.

45. Ce sont là des assertions sans doute inspirées des écrits du moine éthiopien João de Baltasar. Notons qu'un autre dominicain, portugais celui-ci, insista également sur le rôle joué par ses confrères en Éthiopie. Il s'agit de João dos Santos, auteur de *Ethiopia e varia historia de coisas notáveis do Oriente*, publiée à Evora en 1609, soit à la même époque que le livre d'Urreta. En 1316, sous le règne du pape Jean XXII, affirme-t-il, de nombreux disciples de saint Dominique partirent pour les terres du Prêtre Jean « por haver nelas muitos erros e abusos no cristianismo ». Se référant à Francisco Alvares, dos Santos assure que leur prédication eut un grand succès : « E tanto foi a graça e virtude que Deus pôs em suas palavras, acompanhadas com grande exemplo de suas vidas, que provocaram muitas pessoas a deixar o mundo e pedir o hábito de S. Domingos, e ganharam tanto as vontades dos reis e senhores daquelas terras que em breve tempo lhes edificaram conventos. » Il illustre son propos de portraits de plusieurs Éthiopiens qui se signalèrent dans l'ordre par leur comportement. L'un d'eux, Fray Filipe, fils d'un des souverains vassaux du Prêtre Jean, occupa même le poste d'inquisiteur général. Des moniales, comme la princesse Clara, ne manquèrent pas également de se distinguer par leur grande dévotion. Il n'en demeure pas moins que dos Santos consacre un chapitre entier de sa première partie, le VIII<sup>e</sup>, aux « costumes dos

succéda Adamas [Minas, ou Admas Sagad (1559-1563)], élu en 1606 (?) sous le nom de Zaraschaureat<sup>46</sup>.

## II. – LE NÉGUS N'EST PAS LE PRÊTRE JEAN

Comme le dénonce Miguel de Selves, la confusion régnait toujours en Europe entre l'empereur d'Éthiopie et le Prêtre Jean, de sorte que nos auteurs ressentirent le besoin de faire la différence.

Selves s'appuie sur Marco Polo selon lequel le grand roi nommé Prêtre Jean avait l'habitude de résider à Theuduch. Entre autres nations qui lui étaient soumises se trouvaient les Tartares. Mais avec le temps, ils finirent par se détacher de ce roi, qu'ils nommaient Uncan. Ils élirent leur propre souverain, dont les descendants prirent le nom de Grand Khan, expression signifiant empereur<sup>47</sup>. Un affrontement finit par éclater d'où les Tartares sortirent vainqueurs, ce qui provoqua, vers 1200, un renversement de situation avec la dépendance du Prêtre Jean envers le Grand Khan.

Selves recherche d'autres références à l'authentique histoire des Prêtres Jean. Il fait appel au chapitre 33 du septième Livre de l'*Histoire générale* de l'évêque Otto Frisingense, frère de l'empereur d'Allemagne Konrad III<sup>48</sup>, où il est exposé que, le pape Eugène III se trouvant à Viterbe, se présenta en l'an 1145 un évêque syrien, Gabulense [de Gabula], au sujet des relations entre l'Église d'Antioche et le Saint-Siège, qui évoqua l'histoire des Prêtres Jean. Autre source : le témoignage d'Hayton, gentilhomme arménien de sang royal qui, las des guerres entre son peuple et les Tartares, entra dans l'ordre des Prémontrés à Chypre en 1305, puis passa en Italie et se mit à écrire sur l'ordre du pape Clément V<sup>49</sup>. Il y avait en Orient, à l'Ouest du Cathay, une région dénommée Tarse, peuplée en grande partie de gentils, à l'exception de dix nations chrétiennes, descendantes des Rois Mages. Ainsi le royaume du

---

abexins e erros que têm no cristianismo ». Voir l'édition de 1989 à Lisbonne par Publicações Alfa, S. A., t. 2, p. 25-42 et t. 1, p. 208-211.

46. *Op. cit.*, p. 211-218.

47. Voir *Le Devisement du monde : le livre des Merveilles*, Paris : Phébus, 1996. Marco Polo évoque effectivement la vassalité des Tartares envers le Prêtre Jean « qui était appelé en leur langage Uncan, ce qui de l'avis de certains veut dire en français le grand roi. C'était ce Prêtre Jean dont le monde entier raconte la grande puissance » ; *op. cit.*, p. 147. Il est à noter que Selves reproduit scrupuleusement les assertions de Marco Polo en ce qui concerne les motifs de l'affrontement entre le Prêtre Jean et « Cinghis Khan » qui avait osé solliciter la main de sa fille. Le premier mourut dans la bataille et ses héritiers, même s'ils furent maintenus dans leur pouvoir, devinrent des vassaux des Tartares.

48. Otto de Freising, *Chronica sive historia de duabus civitatibus*, Monumenta Germaniae Historica, Scriptores, Hannoverae et Lipsiae Impensis Bibliopolii Hahniani : Hannover, 1912. Référence fournie par Iván Armenteros Martínez, que l'on consultera pour plus d'information sur les sources de l'évêque. J. Doresse adopte la graphie « Freisingen » ; *op. cit.*, p. 213.

49. Hétoum, cousin du roi Léon III d'Arménie, écrit en 1307 à Poitiers le début de *Flor des Estoires de la Terre d'Orient* ; Voir J. Doresse, *op. cit.*, p. 232.

Prêtre Jean que Marco Polo appelle Theuduch serait une province de la région qu'Hayton nomme Tarse. Donc, il n'y a rien de commun entre l'empereur d'Éthiopie qui règne en Afrique, entre le Nil et la Mer Rouge, et le Prêtre Jean qui règne en Asie, entre l'Inde et le Cathay. De plus, à en croire Hernán López de Castañeda, auteur d'une histoire de la conquête de l'Inde orientale par les Portugais, le dernier Prêtre Jean était mort lors d'une bataille avec le Grand Khan, une centaine d'années auparavant<sup>50</sup>.

Ses descendants n'auraient plus rien à voir avec leurs illustres prédécesseurs, baptisés et sacrés archevêques par saint Thomas en personne. Toutefois Selves ose espérer qu'un jour, grâce aux relations établies avec le roi du Bengale, il sera possible aux Portugais de se diriger vers le Nord ou l'Orient et de retrouver ces chrétiens, probablement en Scythie. Marco Polo et Hayton ne commettent pas la confusion : le premier appelle les chrétiens d'Éthiopie Abyssins, et le second Nubiens, encore qu'il faille différencier ceux-ci de ceux-là, les Nubiens n'étant pas sujets de l'empereur d'Éthiopie<sup>51</sup>.

Urreta reprend les mêmes données dans son ouvrage. Pour comprendre ce qu'évoquent Francisco Alvares, qui s'inspire du livre *Novus orbis regionum et insularum veteribus incognitarum*<sup>52</sup>, les relations de Marco Polo et d'Hayton, il faut avoir connaissance des écrits de Pierre de Natalibus<sup>53</sup>, et en particulier de ce qui suit. Lors de ses prédications en Inde orientale, saint Thomas trouva les Rois Mages qui étaient allés adorer l'Enfant Jésus et les sacra évêques de leurs royaumes. Après le martyre du saint, ces souverains et les autres prélats par lui sacrés décidèrent d'élire son successeur qui serait appelé le Patriarche Thomas. Du lignage des Rois Mages, il fut choisi un chef spirituel, désigné comme roi et prêtre, qui porta le nom de Jean.

À cela s'ajoutent l'histoire de l'évêque Otto Frisingense et le témoignage de l'évêque syrien Gabulense. À propos de ce dernier, les références d'Urreta sont plus précises. Un certain Jean, roi et prêtre, dont le royaume, peuplé de chrétiens, s'étendait aux confins de l'Orient, au-dessus de la Perse et de l'Arménie, entra en guerre avec les rois de Médie et de Perse, et les Assyriens. Vainqueur, il poursuivit son entreprise, voulant reconquérir Jérusalem. Ne pouvant traverser le Tigre par manque de bateaux, il en remonta le cours vers le Nord afin de le franchir par temps de gel. Il attendit plusieurs années, avant de rentrer chez lui<sup>54</sup>. Ce roi, le plus puissant des monarques de la terre, était

50. Fernão Lopes de Castanheda, *Historia del descubrimiento y conquista de la India por los Portugueses / compuesta por Hernan Lopez de Castañeda en lenguaje Portugues, y traduzida nueuamente en romance Castellano ; dirigida al muy ilustre señor don Luys de Auila y Çuñiga comendador mayor de Alcantara*, Anvers, 1554. L'édition portugaise, de Coimbra, est de 1552. Nous reviendrons plus loin sur les écrits de ce chroniqueur.

51. *Op. cit.*, fols. 6 a-14 b.

52. Johan Huttich et Simon Grynaeus, *Novus Orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum*, Basileae, apud Julium Hervagiummense, 1532.

53. Pedro de Natalibus, évêque d'Equilio, publia en 1493 à Vicenza son *Catalogus Sanctorum et gestorum eorum*.

54. Jacqueline Pirenne insiste sur le fait que cette dernière partie de l'histoire est empruntée au *Roman d'Alexandre* ; Voir *La légende du « Prêtre Jean »*, Strasbourg : Presses Universitaires de



le descendant des Rois Mages. Pour ce qui est des références de Marco Polo quant aux conflits entre le Prêtre Jean et les Tartares, Urreta ne rajoute rien à Selves. Il évoque également les dires d'Abraham Ortelio<sup>55</sup> selon lesquels il y aurait en Asie un royaume chrétien appelé Argon, dont le roi, nommé Prêtre Jean, avait été sacré par saint Thomas. Pour Urreta, les royaumes que Marco Polo appelait « Theuduch », Haymon « Tarse », Ortelio « Argon », et qu'Otto Frisingense situait au-delà de la Perse et de l'Arménie, n'étaient qu'une seule et même entité. Lorsque les Portugais découvrirent l'Éthiopie chrétienne, ils l'assimilèrent au royaume mythique du Prêtre Jean, alors que plus de 1 400 lieues les séparaient<sup>56</sup>!

En venant à l'expression « Prêtre Jean », Urreta prend en considération la question que se posaient certains, à savoir comment on avait pu appeler ainsi un souverain chrétien si éloigné de Rome. Le terme est grec (« presbiteros ») et saint Thomas ne pouvait logiquement utiliser ce vocable en de telles contrées. D'aucuns affirmaient que ce souverain portait le titre de sa dignité, « Uncan » [« Uncham » dans le texte, pour Ong Khan], suivant en cela Marco Polo, de sorte que les Latins l'appelèrent « Prêtre Uncan », ce qui aurait donné « Prêtre Jean », expression plus facile à prononcer<sup>57</sup>.

Quant aux empereurs d'Éthiopie, dénommés « Beldigian », ils étaient prêtres afin de ne pas susciter de problèmes de succession. Les Éthiopiens, soumis au patriarcat d'Alexandrie, utilisaient le terme « presbiteros », d'où le titre de « Prêtre Beldigian ». Les pèlerins de Jérusalem et les marchands allant au Caire déformèrent l'expression en « Prêtre Jean », ce qui n'avait rien à voir avec « Uncan ». D'autres employaient même le nom de « Pedro Juan ». Zagazabo,

---

Strasbourg, 1992, p. 15-16.

55. Le célèbre géographe flamand Abraham Oertel (1527-1598) publia en 1564 son *Theatrum Orbis Terrarum*.

56. *Op. cit.*, p. 80-85. Il faut citer ici l'article de Constantin Marinescu, où l'érudit évoque les tentatives de différents papes des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles de nouer des relations avec le souverain éthiopien. La surveillance en Égypte ne facilita pas les choses, d'où l'identification du Prêtre Jean avec divers chefs mongols et chinois dont les écrits évoqués ci-dessus disaient qu'ils étaient chrétiens. Les Croisades terminées, les relations avec l'Égypte furent facilitées et on en revint à l'ancienne identification du Prêtre Jean, non sans un certain désappointement. Voir « Le Prêtre Jean, son pays. Explication de son nom », *Académie Roumaine. Bulletin de la Section Historique* X, Bucarest, 1923, p. 1-40. D'ailleurs, l'opinion populaire n'avait pas oublié la localisation de l'empire du Prêtre Jean présentée par le soi-disant voyageur anglais Jean de Mandeville dans son *Livre des merveilles du monde* publié en 1480, comme cela apparaît dans *Memorias del reinado de los Reyes Católicos*, chronique rédigée au début du XVI<sup>e</sup> siècle par Andrés Bernáldez, curé du village de Los Palacios, près de Séville. Au sujet de l'entreprise de Christophe Colomb, le chroniqueur, s'appuyant sur Mandeville, situe la ville et la province de Cathay « en las partidas de Asia cerca de la tierra del Preste Juan, en la parte que señorea e mira el norte. » Voir l'édition de Manuel Gómez-Moreno et Juan de M. Carriazo, Madrid : Real Academia de la Historia / C.S.I.C., 1962, p. 302-303.

57. Pour en savoir plus sur les origines asiatiques de l'expression « Prêtre Jean » et en particulier pour comprendre comment on est passé de Khan à Jan, il convient de consulter le savant ouvrage de Lev N. Gumilev publié en 1970 et traduit en espagnol sous le titre de *La búsqueda de un reino imaginario. La leyenda del Preste Juan*, Barcelona : Crítica, 1994.

l'ambassadeur éthiopien au Portugal, dit que le titre de l'empereur était « Précieux Jean », ou « Jean Très Haut » (« Juan Altísimo »), de l'abyssin « Belul Jean ». Car dans les offices en chaldéen, on utilisait le mot « Ioanes » pour le désigner. En fait, insiste Urreta, « Jean » ne vient pas de « can », mais bien de « Beldigian » (« chose précieuse »)<sup>58</sup>. Deux mots servent à désigner l'empereur ; l'un concerne sa fonction : « Acegue » (« empereur » ou « roi »), et l'autre sa dignité : « Negux » ou « Négus » (« Altesse » ou « Majesté »). Les Maures et les Noirs qui ne sont pas ses vassaux le nomment « Aticlabassi », ce qui signifie « Seigneur au-dessus des seigneurs »<sup>59</sup>.

58. Cette explication n'est pas sans rappeler celle que Duarte Lopes, marchand portugais que le roi du Congo Alvaro I<sup>er</sup> envoya comme ambassadeur à Rome, fournit à l'humaniste Filippo Pigafetta, chargé de recueillir ses connaissances au sujet du Congo, ce qui donna la *Relazione del reame di Congo* (1591) : « Ce souverain porte le nom de Prêtre Jean, par corruption de l'appellation authentique qui est Bel Gian. *Bel* Signifie : « souverain, parfait, qui excelle par-dessus tout », et *Gian* : « prince, seigneur ». *Bel Gian* revient donc à dire « prince souverain » ; les deux mots ainsi liés ne peuvent s'appliquer qu'au roi. Il porte aussi le nom de David, comme les empereurs, celui de César. » In *Le royaume de Congo & les contrées environnantes* (1591). *La description de Filippo Pigafetta & Duarte Lopes présentée, traduite & annotée par Willy Bal*, Paris : Chandeigne / Unesco, 2002, p. 220. Notons qu'en 1611, Sebastián de Covarrubias, dans *Tesoro de la Lengua Castellana o Española*, donne une explication de l'expression « Preste Juan » qui recoupe en grande partie celle d'Urreta, dont les sources sont semblables (« Damião de Góis », et l'ambassadeur Mateus ; voir *supra*). PRESTE JUAN. Emperador de Etiopia. Este nombre está corrompido de precioso Juan, como se colige de Gerónimo Oleastro, de las anotaciones in *Genesis*, cap. 2, hablando del río Gihon : *Flumen Gihon aliqui putant esse Nilum et Cus Aethiopiam, quae nunc est sub dictione Pretiosi Ioannis, quem antiqui corrupte vocant Presbyterum Ioannem. Vocant enim sui Ionnem Bellul, quod eis pretiosum sonat, si praeclarissimo viro Damiano a Goes conterraneo nostro credimus, qui libellum de illius gentis moribus conscripsit ; in quo ea quae ab oratore illius Regis Matthaeo ad Regem nostrum Ioannem tertium destinato hausit, literis mandavit. Haec Oleaster*. Ed. de Martín de Riquer, Barcelona : S. A. Horta, 1943, p. 881, c. 2. Constantin Marinescu signale que le mot « Prêtre » s'expliquerait par la rupture avec le patriarcat d'Alexandrie après la conquête de l'Égypte par les Arabes. Cela aurait obligé le souverain éthiopien à assumer une activité ecclésiastique, qui diminue lorsque les relations avec le patriarcat furent rétablies. Quant au titre de « Jan », accordé aux souverains éthiopiens et à d'autres personnages importants de leur cour, il procéderait d'un terme se référant à la puissance de l'éléphant et soulignerait en quelque sorte la majesté du personnage. Voir *op. cit.*, p. 30-32.

59. *Op. cit.* On ne reviendra pas ici sur l'étude étymologique d'Urreta. Cependant on ne peut faire moins que d'évoquer les déductions du travail de Jacqueline Pirenne, qui met à profit, entre autres, les études de Vsevolod Slessarev, auteur de *Prester John. The Letter and the Legend*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 1959. En fait, dans l'Église nestorienne, le titre de « Prêtre Jean » était attribué au souverain héritier du prince et prêtre Vizan, disciple de saint Thomas. Puis il fut étendu aux souverains des différentes régions où s'imposa le nestorianisme qui remettait en cause l'union substantielle des deux personnes dans le Christ, à savoir le proche Orient avec Edesse, le Qara Khitai de l'Asie Centrale et la côte de Malabar en Inde. Au 12<sup>e</sup> siècle, ce fut aussi le cas du saint roi et prêtre éthiopien Yimrehane-Kristos. Et J. Pirenne de conclure : « L'erreur de l'Occident avait été de chercher à identifier un roi réel et son royaume déterminé, sous ce qui n'était qu'un titre, accordé sous toutes les latitudes où les Nestoriens formaient un peuple ». Pour plus de précisions, Voir *op. cit.*, p. 25-46 et 103-106. On ne résistera pas non plus à la tentation d'évoquer l'interprétation que donne le jésuite Alonso de Sandoval au titre de « Prêtre Jean », dont la première partie, en relation avec l'Église nestorienne, ne manque pas de vraisemblance si la seconde relève de la fantaisie : « Cerca del nombre que el Emperador de

## III. – L'ÉTHIOPIE N'A RIEN DE FANTASTIQUE

Fray Luis de Urreta étend son opération de démythification aux lieux communs concernant l'Éthiopie, et, d'une façon plus générale, l'intérieur du continent africain, encore très mal connu, lieux communs qui remontaient aux auteurs de l'Antiquité.

À la fin du Moyen Âge, on croyait toujours en Espagne que des contrées au climat torride engendraient des êtres monstrueux. C'était le cas de l'Éthiopie, région encore vaguement située, malgré les efforts d'Isidore de Séville. Pour preuve, nous présenterons le chapitre XXXI, « De la region de Ethiopia », de la *Chronica de España abreviada por mandado de la muy poderosa doña Isabel reyna de Castilla*, de Diego de Valera, collaborateur des Rois Catholiques, manifestement inspiré des auteurs anciens :

Ethiopia es assi llamada del color de los abitadores della : a quien la vezindad del sol haze negros segun dize ysidoro en LXV de las etimologias. Es tierra de grandes montañas. En la meytad es muy arenosa : a la parte oriental tiene muy grandes desiertos : en que ay muchos monstruosos hombres. En el poniente tiene el monte Atlante. En el oriente hasta los fines de egipto se estiende. En el mediodia tiene el mar oceano. En el setentrion el rio nilo se encierra. Ay en ella innumerables gentes de diversos vultos y monstruosa specie : cria animales horribles y fieros y muchedumbre de venenosas serpientes ; entre las quales ay camaleones y basiliscos, y grandes dragones, en el celebro de los quales muchas preciosas piedras se sacan, y en algunos pies dellos mucho cinamomo se coge. Donde es de saber que son dos ethiopias : la una es la ya dicha, la otra es en mauritania cerca del poniente. Esta es muy cercana a la provincia de cartago, que agora tenez se llama. Otros dizen que es marruecos, y es vezina de España : dize salino que en la primera se cria una aue llamada trogopalo, que paresce al fenix : es mucho mayor que aguilu : tiene en la cabeça cuernos como carnero con los quales hiere a las aues que con ella contienen. Criase en ella otro animal de grandeza de un cauallo y de sus faciones : que tiene grandes alas y cuernos en la cabeça del qual todos los animales huyen : de todos es enemigo : y mas del hombre, segun dize Plinio<sup>60</sup>.

La méconnaissance de ces lieux, non encore pénétrés par les expéditions portugaises, maintenait en vigueur les descriptions antiques, tenant parfois de l'affabulation la plus débridée, comme les références aux animaux chimériques empruntées à Pline l'Ancien. A la vérité elles eurent la vie longue : on les retrouve

---

los Abassinos tiene del Preste Juan, dexando aparte varios pareceres que he topado en diversos autores, el mas cierto y averiguado es que aqueste Principe fue uno de aquellos monarcas que Nestorio con el veneno de su heregia inficiono, el cual en honra del profeta Jonas, quiso llamarse Jonana, nombre comun desde entonces a todos los Reyes sus sucesores. Aunque en estas nuestras partes, el nombre Jonana le mudamos en Juan, añadiendo el titulo de Preste, no porque estos Principes sean sacerdotes, sino porque al modo que nuestros Arzobispos, quando salen en publico, sacan delante de una cruz, assi aquestos Monarcas quando en tiempo de paz salian de sus palacios, la solian sacar y quando salian a alguna guerra, sacavan dos, la una de fino oro y la otra de riquisimas y preciosissimas piedras : dando con esta cerimonia a entender la religion que profesaba y la excelencia y ventaja que hazian a todos los Principes y Monarcas del mundo, significada por la grandeza y primacia que el oro y piedras preciosas, hazen a todos los metales de la tierra. » *op. cit.*, p. 180.

60. *Op. cit.*, fol. 8 r.

chez un auteur aussi averti des choses de l'Afrique qu'Alonso de Sandoval. Ce jésuite, dont l'objectif était de proposer une méthode d'évangélisation des esclaves noirs débarqués aux Indes occidentales, et plus particulièrement à Carthagène des Indes, avant d'écrire son ouvrage *De Instauranda Aethiopum Salute* (1627), s'informa auprès de ses confrères portugais de la réalité des côtes africaines où ils étaient installés. Pour pallier le manque de savoir au sujet de certaines régions de l'intérieur, il fit appel au moine cistercien Pedro Bercorio, auteur de *De Ethiopia*, lequel s'inspira des œuvres de Pline l'Ancien et d'Isidore de Séville, ce qui l'amena à évoquer l'existence d'hommes monstrueux ; ou au dominicain Fray Juan de los Santos, auteur de *Etiopia mirabilia*. Je ne m'attarderai pas sur ces aspects dont j'ai traité précédemment<sup>61</sup>.

Urreta se montra sans pitié pour les lieux communs encore véhiculés à propos de l'Éthiopie et l'influence persistante de Pline<sup>62</sup> (« Lybia semper aliquid noui adfert »), relayée par ses émules comme Aldo Manuco [Alde Manuzio<sup>63</sup>] (« semper Africa noui aliquid apportat »). Selon Pline, qui s'appuie sur Aristote, la sécheresse amène les animaux à s'abreuver aux mêmes endroits. Ils s'y croisent, d'où l'apparition d'animaux monstrueux. Cela poussa à imaginer des hommes également dimorphes en Éthiopie, au sud de la Lybie, terre inconnue à l'époque : « todo lo qual fue fabula y ficcion », fulmine Urreta. Et notre dominicain de faire une longue liste de ces êtres fantastiques<sup>64</sup>, dont bon nombre se retrouve

61. Jean-Pierre Tardieu, « Du bon usage de la monstruosité : la vision de l'Afrique chez Alonso de Sandoval (1627) », *Bulletin Hispanique* LXXXVI (1-2), 1984, p. 164-178. Il est à noter que, à la différence de l'« Éthiopie de Guinée », pour laquelle il disposait des écrits de ses confrères, le jésuite n'a pas recours à ces sources pour le royaume du Prêtre Jean ou « Éthiopie d'Égypte ». On consultera son œuvre dans l'édition d'Enriqueta Vila Vilar : Alonso de Sandoval, *Un tratado sobre la esclavitud*, Madrid : Alianza Editorial, 1987.

62. Certaines évocations de dimorphisme humain, qualifiées d'affabulations par Urreta, trouvent leurs racines dans les Livres V, 8 et VII, 9 de l'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien. Les Blemmyes sont sans tête et ont la bouche et les yeux fixés à la poitrine. Les Arimaspes n'ont qu'un œil au milieu du front. Au-delà des Scythes vivent des hommes d'une vitesse extraordinaire et dont les pieds sont tournés en sens contraire. En Afrique, les Triballes et les Illyriens fascinent et donnent la mort par leur regard. Les Monocolos ou Sciapodes n'ont qu'une jambe et par les grandes chaleurs, ils se défendent du soleil par l'ombre de leur pied. Des hommes n'ont pas de cou et ont les yeux dans les épaules. Les Satyres courent tant à quatre pattes que sur leurs deux pieds. En Inde les Astomes n'ont pas de bouche et vivent de la respiration des odeurs par leurs narines, etc.

63. Aldo Manuzio (149-1515), célèbre imprimeur vénitien et grand connaisseur des auteurs grecs et latins.

64. Les géographes musulmans jouèrent un rôle non négligeable dans la diffusion des poncifs sur la monstruosité des Noirs, comme Abu Hâmid (1080-1170), auteur de *Le Cadeau aux esprits et le choix des merveilles*. Ce Grenadin n'hésite pas à affirmer que dans les déserts du Maghreb vivent des Noirs sans tête, avec des yeux sur les épaules et une bouche sur la poitrine. Cité par Jacques Heers, *Les négriers en terres d'islam, VII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris : Perrin, 2007, p. 165-166.

chez saint Augustin<sup>65</sup> et Isidore de Séville<sup>66</sup>. Nous la reproduisons non pour son intérêt particulier –elle est bien connue– ni pour sa dimension littéraire que recherche l'auteur, mais parce qu'elle s'intègre dans ses objectifs que nous allons préciser ci-dessous :

- les monocules, avec un seul œil au front, comme les Cyclopes,
- les hermaphrodites bisexués,
- les pygmées,
- les unipèdes, hommes à une seule jambe et un grand pied qui leur sert de parasol,
- les « blemmyes », sans tête, dont les yeux, le nez et la bouche se trouvent sur la poitrine,
- les cynocéphales, hommes avec des têtes de chien,
- les hommes à visage plat, sans nez,
- les hommes sans lèvre supérieure,
- les hommes avec un trou à la place de la bouche qui se nourrissent de bouillons avec une paille,
- les astomes sans bouche, qui se nourrissent de l'odeur des fleurs et des fruits,
- les hommes dont la lèvre inférieure pend sur la poitrine,
- les hommes qui n'ont pas de langue et parlent avec des signes,
- les « panothas », dont les grandes oreilles couvrent le corps,
- les arthabrites qui vont à quatre pattes,
- les hommes sans oreilles,
- les satyres avec cornes et pieds de chèvre,
- les hypoèdes avec pieds de cheval,
- les hommes à deux pupilles qui peuvent tuer d'un regard,
- les hommes de cinq coudes de haut, jamais malades, qui vivent trente ans,
- les hommes avec quatre yeux dans la figure,

65. Saint Augustin, dans *La cité de Dieu*, Livre XVI, VIII, se posant la question de la place des êtres monstrueux dans la création divine, offre une liste tirée de *l'Histoire naturelle* de Pline l'Ancien (VII, 9) : « Des hommes n'ont qu'un seul œil au milieu du front. Certains ont la plante des pieds tournée à rebours. D'autres possèdent les deux sexes, ayant la mamelle droite d'un homme, celle de gauche d'une femme, et peuvent s'unir alternativement pour engendrer et enfanter. D'autres n'ont pas de bouche et vivent en respirant uniquement par les narines. Certains ont la taille d'une coudée et les Grecs leur donnent le nom de « pygmées » [...]. On raconte même qu'il y a un peuple dont les hommes n'ont qu'une seule jambe pour deux pieds, ne plient pas le genou et sont d'une rapidité admirable ; on les appelle Sciopodes, parce qu'en été, couchés par terre sur le dos, ils se mettent à l'ombre de leurs pieds. Il y a aussi des hommes sans cou qui ont les yeux sur les épaules [...] Que dire des cynocéphales que leur tête de chien et leurs aboiements font plutôt prendre pour des bêtes que pour des hommes ? » Voir *Œuvres* II, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2000, p. 661. On le voit, saint Augustin ne procède à aucune attribution géographique.

66. Voir San Isidoro de Sevilla, *Etimologías* II, Edición bilingüe de José Oroz Reta y Manuel A. Marcos Casquero, Madrid : Biblioteca de Autores Cristianos, 1994, p. 48-50. Livre XI, « De homine et portentis ». 3, « De portentis ». A la liste présentée ci-dessous, correspondent les références suivantes : « cyclopes » ; « hermaphroditae » ; « pygmaeos » ; « skiópodai » ; « blemmyas » ; « cynocephali » ; « aliae sin naribus, aequali totius oris planitie » ; « aliis concreta ora esse, modico tantum foramine calamis avenarum pastus haurientes » ; « aliae labro subteriori adeo prominenti ut in solis ardoribus totam ex eo faciem contegant dormientes » : « nonnulli sine linguis esse dicuntur, invicem sermonis utentes nutum sive motum » ; « panotios » ; « artabatitae » ; « satyri » ; « hippopodes » ; « centauris ». Isidore de Séville ne situe pas tous ces êtres prodigieux en Éthiopie, laquelle avait d'ailleurs un sens plus extensif à son époque qu'à celle d'Urreta, mais aussi en Lybie, en Inde, ou se contente de se référer à la mythologie grecque.

- les hommes avec un cou et un bec de grue,
- les hommes avec six bras,
- les femmes chauves avec une grande barbe,
- les centaures,
- les hommes marins, comme des tritons, dans le lac où le Nil prend sa source.

Comme l'Éthiopie était inconnue, insiste Urreta, il était difficile de prouver que tout cela n'était que « fable et fiction »<sup>67</sup> : « Chez les Anciens : les poètes feignaient mille élucubrations, et ils y croyaient aussitôt »<sup>68</sup>.

Il en va de même des animaux sauvages, dont certains étaient déjà connus en Espagne, comme les rhinocéros, les éléphants, les dragons, les civettes, les ours, les onces, les tigres, les lions, les panthères, les cerfs, les chèvres sauvages, les sangliers, les lièvres, les singes. D'autres sont même domestiqués, comme les chevaux, les mules, les chameaux, les dromadaires et les éléphants utilisés par l'empereur pendant les batailles<sup>69</sup>. Les oiseaux n'ont en général rien de bien extraordinaire, tels que les autruches, les cigognes, les francolins, les perdrix, les faisans, les tourterelles, les cailles, les pigeons, les poules sauvages et domestiques, les corbeaux, les perroquets. Sauf l'onocrotale, plus gros qu'un canard sauvage, à tête d'âne, qui brame plus qu'il ne chante, et l'oiseau du paradis, qui, privé de pieds, ne cesse de voler<sup>70</sup>.

Pour tous ces animaux, Urreta ne manque pas de faire preuve d'érudition dans ses descriptions physiques et dans ses références, convoquant au besoin des auteurs reconnus, hormis bien sûr les Anciens. Et cela dans le but évident de prouver que l'Éthiopie est un pays qui n'a rien de fantastique, et qui ne doit pas effrayer l'Européen outre mesure. En définitive Urreta, grâce à ses longues digressions descriptives, veut revenir à la normalité pour inspirer confiance parmi les Espagnols en cette terre et en ces êtres qui ont si longtemps

---

67. En fait l'empire d'Éthiopie hérita de la monstruosité du genre humain et du genre animal qui caractérisait le royaume asiatique du Prêtre Jean. Pour s'en convaincre, il suffit de consulter la lettre fictive du Prêtre Jean, reconstituée en 1879 par Friedrich Zarncke à partir d'un grand nombre de versions latines écrites entre 1160 et 1190. Les lignes suivantes sont tirées de l'édition de Manuel João Ramos, *Carta do Preste João das Indias. Versões medievais latinas*, Lisbonne : Assírio & Alvim, 1998, p. 56 : « Oriuntur etiam in terra [...] homines cornuti, [...] monoculi, homines habentes oculos ante et retro, homines sine capite, habentes os et oculos in pectore, quorum longitudo est XII pedum, latitudo VI ; in colore sunt similes auro purissimo ; homines habentes XII pedes, VI brachia, XII manus, IIII capita, et in unoquoque habent duo ora et tres oculos. Nascuntur etiam in terra nostra mulieres, habentes corpora magna, barbas usque ad mammas, capita plana... ». Manuel João Ramos présente dans son édition des exemples iconographiques qui reprennent ces éléments, tirés de la littérature de voyage médiévale : *De Universo* de Raban Maur (780-856), enluminures du Maître de Boucicaut du *Livre des Merveilles* de Marco Polo, *Voyages* de Jean de Mandeville (1500).

68. *Op. cit.*, p. 242-245.

69. *Id.*, p. 246-259.

70. *Id.*, p. 264-273. Strabon avait contribué à la représentation fantastique de la faune en Éthiopie : « Il y a aussi des serpents qui combattent les éléphants et beaucoup d'autres bêtes sauvages ; car les animaux fuient les régions plus brûlantes et plus desséchées vers celles qui sont humides et marécageuses. » ; *Le voyage en Égypte*, édition de Jean Yoyotte, Pascal Charvet et Stéphane Gompertz, Paris, Nil éditions, 1992, p. 192.

donné lieu à des affabulations ressortant à ce que nous appelons de nos jours la littérature fantastique.

Sa démarche, qui relève donc d'une rationalité préscientifique, n'a toutefois pas son pendant en matière religieuse, puisqu'il veut à tout prix, nous l'avons vu, faire des empereurs d'Éthiopie d'authentiques catholiques. À cet égard, la subjectivité, qui prend une dimension idéologique, est à situer dans le contexte historique où l'Espagne, champion du catholicisme, prétendait à la monarchie universelle.

#### IV. – L'ORGANISATION DE L'ÉTHIOPIE

En 1603 le dominicain Fray Jayme Rebullosa offre aux Espagnols une vision réaliste de l'Éthiopie dans une œuvre ouvertement inspirée des célèbres *Relaciones Toscanes* de Jean Botero<sup>71</sup>.

Rebullosa adopte la prétendue précision géographique de Botero pour définir la situation géographique et l'extension de l'Éthiopie, ou plutôt de l'Abyssinie dont les ressortissants sont les sujets du Prêtre Jean, titre qu'il ne renonce pas à accorder au souverain de cet empire. Prétendue, car elle se fonde essentiellement sur les titres que ce dernier s'octroie dans ses relations épistolaires avec le monde extérieur :

Pues se intitula Rey de Giome, que esta entre el Nilo y el Zaire : de Vanque, Reyno puesto mas alla del Zaire : de Bamut, que confina con los Anzikis : y por la parte de Mediodia, se llama Rey de Cafates y de Bagadimiri, reynos puestos sobre el primer lago. Pero hoy el centro de sus estados es (como escribe Iuan de Barros) el lago Barcena : porque de Leuante, se estiende del Mar Roxo hasta Suaquem, espacio de 122 leguas aunque entre la mar y sus estados corre una ladera de montes poblados de Moros, que son señores tambien de la marina, sino es el puerto de Arcoco, que es del Preste. Al Poniente tiene otra cordillera de montañas de minas de oro, entre las cuales son las de Damut y Sinassios, y pobladas de gentiles que le pagan tributo. A la Tramontana se le an de dar los confines con una linea tirada con la imaginacion, desde Suaquem hasta el principio de la Isla Meroe, que oy se llama Noba, y tendra la linea de largo 125 leguas. Aqui se ha de hazer un arco no muy curuo, por la parte del mediodia, hasta el Reyno Adea (en cuyos Montes nace el rio que Tolomeo llama Rapto, y que entra en el mar baxo Meliade) espacio de 259 leguas, que alindan con tierras de gentiles negros, y de cabello crespo, de aqui da la buelta y fenece en el reyno de Adelo, cuya Metropoli es Arar, en altura de nueve grados. De suerte que tiene de circuito, todo el imperio 662 leguas poco mas o menos<sup>72</sup>.

71. *Descripcion de todas las provincias y reynos del Mundo, sacada de las relaciones Toscanas de Juan Botero Benes ; En que se trata de las costumbres, industrias, trato y riquezas de cada una de las naciones de Europa, Asia, Africa, America o Nuevo Mundo ; de la cantidad, qualidad y movimiento del Mar ; y de todas las islas y Peninsulas hasta hoy descubiertas : Por F. Iayme Rebullosa de la Orden de predicadores. Barcelona por Gabriel Graells y Giraldo Ducil, MDCIII.*

72. *Op. cit.*, fol. 184 a-r. Le lac « Barcena » doit correspondre au lac Tana, à l'Est duquel se situe la région de Bégadamer [« Bagadimiri »] ; au Sud-Ouest, on trouve celles de Gafates [« Cafates »] et Damot [« Damut »]. Au Sud-Est, Adal doit correspondre à « Adelo », et la ville « Arar » à Harar. Le port d'« Arcoco » est à situer à Arkiko, sur le littoral de la mer Rouge. Voir la carte



Deux fleuves, affluents du Nil, irriguent l'empire, appelés par Ptolémée Astabora [Astaboras] et Astapo [Astapus], et par les indigènes Abagni<sup>73</sup> et Tagassi. Le premier naît du lac Barcena<sup>74</sup>, et le second du lac Colué<sup>75</sup>. Le Barcena se situe à sept degrés du pôle Nord, et le Colué presque sous la ligne équinoxiale. Le Barcena, outre l'Abagni, donne naissance à la rivière Zecla, et le Colué, outre la rivière Tago, donne naissance à la rivière Quilmano. Les Abyssins ne connaissent pas très bien le Nil, à cause des montagnes qui les en séparent. Cependant ils pensent qu'au niveau du Nil, vers le couchant, habitent des Hébreux, sujets d'un roi très puissant, et plus à la tramontane [au Nord], se trouve une tribu de femmes guerrières<sup>76</sup>. Deux saisons, l'été et l'hiver, se différenciant par la pluie et la sécheresse, alternent deux fois dans l'année, qui commence le 26 août et se compose de douze mois de trente jours auxquels s'ajoutent cinq jours les années bissextiles. Il n'y a pas de grandes tempêtes avec éclairs et coups de tonnerre. Mais l'empire souffre d'un grave fléau, celui des nuées de sauterelles qui détruisent tout dans des provinces entières sans ne laisser aucune culture sur pied.

L'agriculture produit en abondance des céréales, sauf du blé, des légumes, du miel, des oranges, des citrons, des cédrats, du coton et du sucre non raffiné. Toutefois elle est mal organisée, car tout le parti n'est pas tiré de la fertilité des terres ou de la présence de l'eau. La boisson est élaborée à partir du riz et du mil et seul le Prêtre Jean consomme du vin de raisin. La faune se compose de nombreux éléphants, lions, tigres, singes, ours et cerfs. Les chevaux sont petits, mais les chevaux arabes et égyptiens ne manquent pas. La chasse n'est que très peu pratiquée. L'empire possède de bonnes mines d'or, d'argent, et de fer, mais on ne sait pas les mettre en valeur. L'ignorance est telle que la forge des métaux est tenue pour diabolique, et que l'on interdit aux forgerons de pénétrer dans les églises<sup>77</sup>.

Les villages bien construits et au commerce notable ne manquent pas. Cependant le Négus se refuse à les fortifier pour les défendre contre les attaques des païens et des mahométans qui les mettent régulièrement à sac, comme le lui conseillent les Portugais à qui il répond que sa puissance ne réside pas dans des murs de pierre mais dans la vigueur de ses vassaux. D'ordinaire, on n'utilise ni la pierre ni la chaux, sauf pour les églises afin de les différencier des demeures des hommes, et pour les palais royaux où siègent les gouverneurs des provinces.

---

« Éthiopie médiévale », in J. Doresse, *op. cit.* Fray Jayme Rebullosa respecte scrupuleusement les données présentées par Giovanni Botero, comme nous avons pu le constater en comparant son texte avec celui du célèbre géographe italien. Pour ce faire, nous nous sommes servi de l'édition publiée à Milan en 1596, intitulée *Relationi Universali* et dédiée au duc de Savoie, Primo Volume, Libro III, p. 281-288. Bibliothèque Nationale de Madrid, 2-71034. Signalons d'autre part que Giovanni Botero s'inspire en partie du chroniqueur portugais João de Barros, comme il l'indique p. 281.

73. Il s'agit de l'Abbaï ou Nil bleu.

74. Le Barcena serait le lac Tana.

75. Ptolémée évoque le lac Coloe, que les spécialistes n'ont pu identifier.

76. *Op. cit.*, fols. 185 r et 186 a.

77. *Id.*, fols. 187 a et 187 r.

Les édifices de la ville d'Axoum, qui aurait été la capitale de la reine de Saba, ressemblent fort à des pyramides, avec leurs pierres de grande taille, ornées de caractères indéchiffrés, que le temps ne réussit point à abattre<sup>78</sup>. L'agglomération la plus importante est celle formée par la cour du Prêtre Jean, où qu'il se trouve. Elle se compose de tentes en toile de coton de plusieurs couleurs, que cinquante mille mules transportent, et s'établit sur un plan précis, avec des rues, des places, des quartiers, de sorte que chacun puisse s'y retrouver<sup>79</sup>.

Le souverain, assurent les Abyssins, descend en ligne directe d'un fils de Salomon et de la reine de Saba, appelé Melilec [Ménélik]. Quant à eux, ils proviennent des domestiques dont Salomon fit accompagner son fils lorsqu'il l'envoya à sa mère. Preuves de cela, certaines coutumes judaïques comme la circoncision et la non consommation le samedi de lard et d'autres choses considérées comme impures. Il revient au Prêtre Jean de veiller à l'administration des sacrements, à la formation du clergé et à l'attribution des bénéfices ecclésiastiques et de pourvoir les sanctuaires de rentes et d'objets du culte. Il possède toutes les terres, sauf celles des églises, qui sont immenses, des monastères de saint Antoine<sup>80</sup>, des collèges de chanoines et des ermitages<sup>81</sup>.

Le nomadisme, la cour du Prêtre Jean étant itinérante, s'oppose au développement des villes et des villages. Le roi ne frappe pas monnaie : pour le commerce on se sert de petites particules d'or ou de fer, de sel et de poivre, qui est considéré comme la plus grande richesse. Les tributs perçus par le Prêtre Jean, comme en d'autres contrées d'Afrique, se composent de sel, d'or, d'argent, de céréales, de peaux d'animaux, de défenses d'éléphants, de cornes de rhinocéros et d'esclaves<sup>82</sup>.

Les royaumes musulmans voisins ont singulièrement diminué la puissance du Prêtre Jean. Du temps de sa splendeur, le protocole était d'une grande rigueur : il ne s'adressait à ses sujets que par des intermédiaires et ne se montrait que les jours de fête. Les ambassadeurs et les favoris les plus appréciés considéraient comme une grande faveur de voir le bout de son pied, usage très ancien évoqué par Strabon. Cette forme de gouvernement avilissait les sujets par son arrogance et n'épargnait point les plus hauts personnages de l'État, qu'un seul signe du souverain suffisait à abattre<sup>83</sup>.

Enfin, Rebullosa s'adonne à une rapide mais précise description des différentes provinces soumises à l'empire. L'une des plus importantes, très peuplée et riche en courants d'eau, est celle de Barmagaso, près de la Mer Rouge, dont le vice-roi demeure à Beroa [Baroa?]. Dans le passé, sa partie nord avait été l'objet d'attaques de la part des Turcs. Dans sa partie occidentale se détache

78. *Id.*, fol. 186 r. Ces pierres de grande taille sont les célèbres obélisques.

79. *Id.*, fol. 188 r.

80. Pour l'importance de cet ordre, dont la maison mère se situait dans une vallée du désert de la mer Rouge, qui comptait des moines coptes, syriens, arméniens et éthiopiens, Voir J. Dorese, *op. cit.*, p. 104-105 et 205.

81. *Op. cit.*, fol. 187 a.

82. *Id.*, fol. 188 a.

83. *Id.*, fol. 187 r.

une montagne isolée, où sont construits palais royaux, églises et monastères, avec citernes et cultures pour maintenir aisément cinq cents hommes<sup>84</sup>. Cet endroit n'est accessible que par un seul passage escarpé, avec l'aide de cordes et de paniers. En fait la montagne est une véritable citadelle inexpugnable. Afin d'éviter toute sédition, on y confine les parents du Négus qui n'en sortent que pour accéder au pouvoir si le sort en décide ainsi. Rebullosa n'est cependant pas sûr de la situation exacte de cette montagne, située par certains dans le Royaume d'Amara ou dans celui de Baganeri<sup>85</sup>.

Fray Luis de Urreta sera beaucoup plus disert dans sa description de l'Éthiopie, et surtout beaucoup plus critique à l'encontre de Jean Botero<sup>86</sup>, trop empreint à son gré des approximations héritées des Anciens. Il n'apprécie pas en particulier son jugement à l'encontre de l'empereur Claude. Le Prêtre Jean est sans conteste le monarque le plus riche de la terre en or, argent et en pierres précieuses. Il est l'un des plus puissants, mis à part le roi d'Espagne, Philippe III, et le Grand Turc lui est tributaire. En dix jours il peut rassembler de 200 000 à 300 000 soldats et un million en un mois<sup>87</sup>. Dès le début du chapitre 32, qui porte sur ses richesses et son pouvoir, Urreta s'appuie sur des auteurs comme Paulo Iovio, Livio Sanuto, Bartolomé Casaneo, Jean Boemo Aubano<sup>88</sup>, dont les références, assure-t-il, vont bien au-delà de celles de Botero. Il se complaît à évoquer les tributs versés par les rois assujettis à son empire qui lui envoient, le jour de l'Épiphanie, des éléphants chargés d'or, de pierres précieuses, de soie, de brocard, d'ambre, de musc, de civette, d'ivoire, de peaux d'éléphants, de défenses de rhinocéros et de licornes<sup>89</sup>.

La superficie de la seule Éthiopie, sans compter celle des royaumes vassaux, dépasse en longueur celle de l'Europe de Lisbonne à Constantinople, avec une largeur presque équivalente, en ne comptant pas la Scandinavie et la Moscovie. Il faut ajouter à cela les territoires conquis comme ceux de Doara, de Magaoxo, de Gorga, de Sibit et de Tirut<sup>90</sup>. Parmi ses vassaux, il convient de nommer les rois de Biafara, Médra, Baramas, Ialofes [Wollofs], Tombouctou, Sofala, Inhambane, Barbési, Sape, Congo, Monomopata dont le royaume va jusqu'au Cap de Bonne Espérance, et de l'île de Saint Laurent ou Madagascar<sup>91</sup>.

Par le passé, des guerres incessantes ont été menées contre les Maures du

84. La montagne de Guéchen ; voir *supra*.

85. *Op. cit.*, fol. 189 r.

86. D'une façon générale, assure Urreta, ce que dit Botero est non seulement succinct, ce qui pourrait s'entendre pour une histoire générale, mais aussi erroné, ce qui a entraîné l'interdiction de son livre en plusieurs pays ; *op. cit.*, p. 342-343.

87. *Op. cit.*, p. 341-342.

88. Livio Sanuto, *Geographia*, lib. 12, part. 1 ; la *Géographie* de cet italien (1532-1587) fut publiée en 1588 ; Bartholome Casaneo, *Gloria mundi*, part. 12 ; Juan Boemo Aubano, *De moribus gentium*, lib. 1, cap. 4.

89. *Op. cit.*, p. 343-345.

90. Il est difficile de situer certains lieux cités, pour l'Éthiopie et les royaumes voisins, qui ont changé de nom depuis cette époque.

91. Ce sont là des peuples, des cités, des ports bien connus de l'Afrique de l'Ouest, de l'Afrique centrale et de l'Afrique de l'Est.

Bornou, d'Égypte, d'Adal dont les souverains ont reçu l'aide des rois musulmans de Zibit, Aden, Irmin, Fartac, Amasirisdin, Heama, Olim et même du cheik de la Mecque<sup>92</sup>. Nous passerons sous silence les détails pour en arriver à l'époque de l'empereur Claude, dont Urreta se plaît à décrire les hauts faits. Betudete, général de son armée lors de la guerre contre le royaume d'Adal, est vaincu par Gradahametes qui bénéficiait de l'artillerie fournie par les Turcs et de l'appui des janissaires. La mère de l'empereur sollicite l'aide du vice-roi de Goa, Esteban de Gama [Estêvão da Gama], qui envoie en juin 1541 quatre cents hommes commandés par son propre frère, Cristobal de Gama [Christóvão da Gama]<sup>93</sup>. Ils débarquent sur la côte du royaume de Barmagaso et envahissent celui d'Adal. Gradahametes demande secours aux Arabes qui surprennent les Portugais et les battent grâce à leur artillerie. Les Portugais se voient contraints à s'enfuir. Gama, blessé, est fait prisonnier, maltraité, puis décapité par Gradahametes. Douze gentilshommes subissent le même sort. Pendant ce temps, le Prêtre Jean réussit à réunir 600 000 hommes et à rassembler les fugitifs de l'armée portugaise, avant de tomber sur les Maures trop confiants après leur victoire. Gradahametes est tué d'une balle, punition divine pour Urreta<sup>94</sup>. Son armée est dépecée et son royaume mis à sac. Claude le repeuple avec des Éthiopiens<sup>95</sup>. Les ports sont confiés aux Portugais qui se servent des forteresses pour protéger la route des Indes<sup>96</sup>. En 1570, Alexandre III finit d'expulser les

92. *Op. cit.*, p. 345-355.

93. Les deux frères étaient les fils du premier gouverneur de Goa, Vasco da Gama. Estêvão fut vice-roi entre le 4 avril 1540 et le 7 mai 1542. J. Doresse offre un bel historique de l'expédition de Christóvão da Gama ; Voir *op. cit.*, p. 292-308. Le soi-disant patriarche Bermudez accompagnait Christóvão da Gama avec Miguel de Castanhoso qui laissa aussi un récit de l'expédition publié à Lisbonne en 1564 sous le titre de *Historia das cousas que o mui esforçado capitão Dom Christóvão da Gama fez nos Reynos do Preste João com quatrocentos portugueses que consigo levou*. On consultera l'édition de Neves Aguas, Lisbonne : Publicações Europa-América, 1988. Précisons seulement que l'emphase idéologique d'Urreta va au-delà de celle du récit de Castanhoso.

94. Urreta n'a pas dû apprécier en particulier l'évocation rapide qu'offre Botero de la guerre menée contre les musulmans de Gradahametes par l'empereur Claude et les Portugais de Cristobal de Gama : « L'anno 1541 Gradaameth, Rè di questo paefe, effendo dopo lunghi trauagli dati a Claudio Ré di Abbafsia, ftato rotto da christoforo Gama, capitano del Rè Giouanni terzo di Portogallo, con la gente poi, e con l'arme, che egli hebbe dal Seque di Zebit, vinfei Portoghesi, e gli Abbefsini. Ma, hauendo rimandato gli aiuti a cafa, ei fu morto, e l'efsercito disfatto dal Rè Claudio » (*op. cit.*, p. 288).

95. Pour plus de précision sur l'affrontement de l'empereur et des Portugais avec l'émir, qui n'est autre qu'Ahmed ben-Ibrahim, surnommé « Gragne », ou le « Gaucher », voir J. Doresse, *op. cit.*, p. 283-308.

96. La *Chronique de Galâwdêwos*, si elle reconnaît les mérites des Portugais, laisse entendre clairement qu'ils payèrent chèrement leur souci d'indépendance face à l'empereur dans la guerre contre les musulmans : « Ils aidèrent l'Église dans les guerres contre les musulmans et ils commencèrent par vaincre, mais, lorsqu'ils se crurent près d'avoir une victoire complète, elle ne leur fut pas accordée ; l'imam Ahmad leur livra bataille, tua la plupart d'entre eux et fit prisonnier leurs meilleurs guerriers. Il fit mourir leur chef vaillant et fort, au cœur de fer et d'airain dans le combat et lui infligea une mort indigne de lui, après l'avoir pris et emprisonné, traitement réservé aux faibles et aux infirmes. Tout cela arriva parce qu'ils ne combattaient pas sous les ordres de Mâr Galâwdêwos, à qui seul appartenait la victoire, qui était fort et qui avait le droit d'ouvrir

Maures de ce royaume et des côtes jusqu'au Cap de Bonne Espérance<sup>97</sup>. Dans les guerres continuelles avec les rois du Bornou, les Éthiopiens reçurent l'aide des ingénieurs du pape Grégoire XIII et du duc de Florence qui construisirent des citadelles afin de protéger les cols. Les Turcs d'Égypte ne cessaient d'assaillir l'empire jusqu'à l'île de Méroé, et Claude, à la tête d'une armée de 500 000 hommes, parvint à les rejeter hors de ses territoires, et pour protéger leurs limites, construisit des forteresses confiées à l'ordre militaire de Saint Antoine Abbé. Alonso Albuquerque<sup>98</sup> lui montra comment détourner les eaux du Nil vers la Mer Rouge, ce qui contraignit les Turcs à payer un tribut et permettre le passage des Éthiopiens dans leurs terres<sup>99</sup>.

## V. – LES OBJECTIFS D'URRETA

Afin de mettre en exergue les intentions de Fray Luis de Urreta, par rapport aux exposés des historiens espagnols au sujet de l'Éthiopie, nous avons ainsi résumé son long et très élogieux exposé sur la politique militaire des empereurs d'Éthiopie – toujours appelés par lui Prêtres Jean, non plus par confusion mais pour le prestige attaché à ce nom. Si les rois d'Espagne sont les champions de la chrétienté en Occident – la parution à Valence de l'ouvrage s'effectua un an après celle du décret d'expulsion des Morisques du royaume de Valence, suspectés d'alliance avec les Turcs –, les empereurs d'Éthiopie le furent en Orient, dont

---

le livre scellé de l'avenir, d'en défaire le sceau et d'être appelé vainqueur. » In W. E. Conzelman, *op. cit.*, p. 130.

97. *Op. cit.*, p. 355-363.

98. Vice-roi des Indes portugaises de 1509 à 1515, Alonso de Albuquerque reçut un ambassadeur de l'empereur David, appelé Mateus, Arménien qui servait d'intermédiaire à l'impératrice Helena dans ses affaires. Après maintes péripéties, Mateus put transmettre au roi de Portugal le message qui proposait une alliance destinée à la destruction de la Mecque : « E da fua comunicacão fe confeguria tamanho feruico de deos como era destruiçã da cafa de Mecha e fecta dos mouros fegundo elle Daud prometia em fuas cartas » ; in João de Barros, *op. cit.*, Segunda Década, p. 339. Voilà une proposition qui attira probablement l'attention d'Urreta. En fait le gouverneur de Goa, Diogo Lopez de Siqueyra, apprit à Maçua, port dépendant de l'empereur d'Éthiopie, que Mateus avait bien été envoyé par la régente, l'impératrice Helena. Mais l'empereur en recevant Rodrigo da Lima, envoyé du gouverneur, lui déclara que Mateus ne le représentait pas. C'est ce que rapporte Fernão Lopes de Castanheda dans le livre V, chap. XXIV et XXIX de *História do Descobrimento & Conquista da Índia pelos Portugueses* ; voir l'édition de Pedro de Azevedo, Coimbra : Imprensa da Universidade, 1929, t. V-VI, p. 40, 49. Pour en savoir plus sur les péripéties de l'ambassade de Mateus, dont on se demanda à la cour s'il ne s'agissait pas d'un espion des Turcs, on se reportera à : Jean Aubin, « L'ambassade du Prêtre Jean à D. Manuel », *Mare Luso-Indicum. L'océan Indien, les pays riverains et les relations internationales. XVI-XVIII<sup>e</sup> siècles* III, 1976, Paris : Société d'Histoire de l'Orient, p. 2-56.

99. En 1422, Guillebert de Lannoy ne considérait pas impossible que le Prêtre Jean détournât les eaux du Nil pour détruire l'Égypte. Voir Jacques Heers, *Les négriers en terres d'islam. VII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris : Perrin, 2007, p. 35-36. Jean Doresse met l'accent sur la crainte permanente des sultans d'Égypte de voir les souverains d'Éthiopie « fermer les écluses » [les cataractes] du Nil, ce qui n'aurait pas manqué de plonger le pays dans la plus grande misère. Voir *L'empire du Prêtre-Jean*, Paris : Plon, t. II, 1957, p. 114, 171, 217, 219.

les ennemis recevaient également l'aide des Ottomans. Les Portugais, mais aussi la principauté de Florence et le pape Grégoire XIII ne s'y trompèrent point, qui leur envoyèrent hommes et techniciens, dans le cadre de la lutte contre les puissances de l'Islam, dont l'armement était incontestablement supérieur. Ainsi se réalisait le rêve de Jean II, à savoir prendre en tenaille les musulmans, en l'occurrence les Turcs. Et l'on pouvait aller plus loin, laisse entendre implicitement Urreta, avec l'alliance de l'Éthiopie et de la vice-royauté de l'Inde orientale, qui permettrait à plus ou moins long terme de contourner la domination musulmane de la route de l'Orient. L'ouvrage d'Urreta s'inscrit donc dans une vision idéologique et économique qui l'amena à réinterpréter l'Histoire à travers les schémas de la monarchie universelle élaborés par Charles Quint et son fils<sup>100</sup>. Philippe III, souverain de l'empire portugais, en charge donc du monopole accordé par le Saint-Siège sur l'Afrique, était tout indiqué pour y favoriser sinon leur concrétisation du moins leur progression. Tel est, semble-t-il, le sentiment que l'auteur désirait susciter chez ses lecteurs et peut-être également entretenir chez les responsables de son pays dont le monarque lui-même<sup>101</sup>. C'était certes beaucoup attendre de la part d'un roi falot, dont les caisses étaient le plus souvent vides, à moins qu'Urreta ne comptât sur sa piété pour compenser le manque de moyens. Le dominicain n'avait pu oublier que deux ambassadeurs avaient été envoyés avant 1427 par le Prêtre Jean à Alphonse V d'Aragon, à Valence, précisément. Philippe III ne devait-il pas assumer cet héritage<sup>102</sup> ? Et comment ne pas voir qu'Urreta laissait clairement entendre que

100. L'Inde portugaise et l'Éthiopie chrétienne furent des pièces importantes de la stratégie de Philippe II pour affaiblir les Turcs qui dominaient la Mer Rouge, même si le monarque espagnol ne put aller aussi loin qu'il l'aurait voulu dans l'alliance avec le Prêtre Jean. À cet égard, on consultera : João Paulo Oliveira e Costa y Victor Luís Gaspar Rodrigues, *Portugal y Oriente : el proyecto indiano del rey Juan*, Madrid : Editorial MAPFRE, 1992, et plus particulièrement le chapitre « La India portuguesa en la política de Felipe II (1580-1600) ».

101. Philippe III, en tant que roi de Portugal, ne pouvait qu'être conscient des possibilités offertes par l'alliance avec le Négus pour contrer la puissance turque. C'est du moins ce que laisse entendre Matías de Nova dans ses *Memorias*, connues sous le titre d'*Historia de Felipe III*, publiées en 1875 : « Floreció ansimismo, en disciplina militar de valerosos y ejercitados capitanes y tan heroicos y esforzados en las empresas como expertos y avisados en el consejo, conservando sin perder una almena todo cuanto le dejó su padre, antes bien recobró y acrecentó fuerzas en la Africa, en la Asia y en la Europa, adelantando sus términos en la América ; sus armadas fueron el terror y espanto de las naciones, ora doblando el cabo de buena esperanza, ora penetrando el angosto estrecho de Magallanes o el agora más extendidamente descubierto, domando varias gentes y calando nuevos y nunca vistos mares de que muchas veces ciñeron y dieron vuelta a toda la redondez de la tierra, disfrutando de una y otra Indias ricas y opulentas flotas que enriquecieron y prosperaron nuestro siglo (nous soulignons). » In Ciriaco Pérez Bustamante, *La España de Felipe III*, tome XXIV de *Historia de España*, dirigée par Ramón Menéndez Pidal, Madrid : Espasa Calpe, 1988, p. 186.

102. Au sujet de cette ambassade, Voir Jean Doresse, *op. cit.*, p. 123. De plus le roi Manuel, le 5 mars 1514, mit au courant Ferdinand d'Aragon de l'ambassade de Mateus et du contenu de la « Lettre du Prêtre Jean », et le Roi Catholique y répondit. Certes, d'autres souverains ainsi que le pape Léon X furent également informés. Voir Jean Aubin, *op. cit.*, p. 49.

ce que les jésuites n'avaient pu obtenir<sup>103</sup>, son ordre, dont il ne manque pas de souligner l'action en Éthiopie dans le passé<sup>104</sup>, était prêt à le faire ?

Après avoir contribué à une démythification du Prêtre Jean, Urreta propose une resémantisation du personnage légendaire. D'abord, certes, en ce sens où les empereurs d'Éthiopie, de par leur résistance aux menaces musulmanes, se montrèrent les dignes épigones de l'authentique mais mystérieuse dynastie, vaincue par l'Islam asiatique<sup>105</sup>. De plus, contre toute évidence, Urreta gomme les accusations d'hérésie monophysite que les missionnaires jésuites portèrent contre les empereurs<sup>106</sup>. Seul Susneyos [Seltan Sagad (1607-1632)], pour des raisons sans doute plus politiques que théologiques, consentit à se soumettre à Rome<sup>107</sup> en 1613, soit après la publication du livre du dominicain<sup>108</sup>. Voilà en quoi cette *Histoire de l'Éthiopie* va au-delà des ouvrages espagnols de l'époque, et à plus forte raison de l'évocation de Jean Botero, dont les imprécisions et approximations ne devraient pas être en l'occurrence les principaux griefs de l'auteur, manifestement plus préoccupé, quoi qu'il en dit, de géostratégie catholique que d'exactitude géographique et historique.

---

103. L'œuvre d'Urreta s'inscrit sans aucun doute dans le cadre de l'opposition latente entre l'ordre de saint Dominique et celui de saint Ignace. Elle suscita l'indignation des responsables de la Compagnie à Goa, qui l'accusèrent d'erreurs graves, en particulier pour ce qui touchait à l'appartenance des empereurs d'Éthiopie au catholicisme. Ils chargèrent l'un des pères de la mission, Pero Paes, Espagnol de surcroît, d'écrire une *Historia de Ethiopia* pour réfuter les allégations du dominicain, ce qu'il fit entre 1620 et 1622. L'ouvrage polémique, non publié, fut repris par le jésuite Manoel d'Almeida sous le titre de *Historia de Ethiopia a alta e Abassia*. Pour l'analyse comparative et la finalité de ces deux textes, on consultera : E. Pennec, *op. cit.*, ch. V : « L'écriture de l'histoire comme mission ».

104. L'auteur développa cet aspect dans un second ouvrage paru à Valence en 1611, cité par H. Pennec, mais que nous n'avons pas consulté jusqu'à présent : *Historia de la sagrada orden de Predicadores en los remotos reynos de la Etiopia. Trata de los prodigiosos Santos, Martyres y Confesores, Inquisidores apostolicos, de los conventos de Plurimanos, donde viven nueve mil frayles, del Alleluya con siete mil, y de Bedenagli de cinco mil monjas, con otras grandezas de la religion del Padre Domingo*.

105. Urreta reprendrait ainsi les anciennes croyances qui voyaient, selon Iván Armenteros Martínez, « en el legendario soberano de las Indias la esperanza casi profética llamada a hacer del cristianismo la única religión de la humanidad » (*op. cit.*, p. 33).

106. Voir annexe.

107. Voir annexe.

108. Ce ne fut d'ailleurs qu'en 1613 que Susneyos consentit à prêter obédience à Rome, en échange du secours de l'Espagne, comme le souligne E. Pennec, *op. cit.*, p. 277. Soumission que son successeur eut tôt fait de révoquer.



## ANNEXE

106. Le monophysisme, condamné en 451 par le concile de Chalcédoine, ne reconnaît que la nature divine de Jésus-Christ, lequel, pour les catholiques, est à la fois pleinement homme et pleinement Dieu. Les chapitres LIV et LV de la *Chronique de Galâwdêwos* ne laissent aucun doute sur la résistance de Claude aux prétentions romaines : « Ch. LIV.-La dix-septième année du règne du roi glorieux Galâwdêwos [...] l'évêque des Francs y [en Éthiopie] débarqua aussi avec des prêtres, des diacres et un petit nombre de Francs [...]. Le but de ce voyage de l'évêque était de critiquer la vraie foi qui avait été apportée d'Alexandrie en Éthiopie et de proclamer hautement la fausse croyance issue de Rome. Lorsqu'il disait avec orgueil : "Notre père Pierre", il oubliait que, des pierres mêmes qu'il foulait aux pieds, le Dieu glorieux et très haut peut susciter des enfants à Pierre. ». « Ch. LV.-À cette époque, le roi Galâwdêwos avait deux grands soucis. C'étaient d'une part ses controverses avec les savants francs au sujet de leur peu de foi ; il les vainquit, les confondit et flétrit leurs faux errements. Il composa à cette occasion un grand nombre de dissertations où il s'appuyait sur des textes sacrés choisis dans les écrits des apôtres, des prophètes, des chefs et des docteurs de l'Église. S'ils lui citaient Marcien, il leur rappelait Théodose et Sébastien. Exaltaient-ils Léon, Galâwdêwos louait Dioscore ; se réclamaient-ils du trône de Pierre, il se réclamait du mont des Oliviers où Notre-Seigneur avait demeuré et de Jérusalem où il fut crucifié et enseveli. Car ces lieux avaient fait partie du diocèse de l'occupant du siège de Marc, le prédicateur de la Nubie, du royaume de Saba et de l'Éthiopie. Tel était son premier souci. » In W. E. Conzelman, *op. cit.*, p. 158. Marcien, empereur d'Orient (450-457), convoqua le concile de Chalcédoine qui condamna en 451 la doctrine d'Eutychès, qui n'admettait que la nature divine du Christ, ce qui provoqua le schisme définitif. Théodose II (401-450) convoqua le concile d'Ephèse qui déclara en 449 Eutychès orthodoxe. Le pape Léon I<sup>er</sup> (440-461) condamna les hérésies des Nestoriens et des Eutychéens. Dioscore, patriarche d'Alexandrie, embrassa en 449 les principes d'Eutychès. Conzelman dit ne pas savoir à quel personnage historique correspond Sébastien. Il pourrait s'agir du diacre Sébastien, condamné avec le diacre Rustique par le concile de Constantinople de 553.

107. La lettre envoyée au général des jésuites le 20 juin 1621 depuis Fremona, la résidence principale de la Compagnie en Éthiopie, par le père Diego de Matos, met l'accent sur les difficultés que Seltan Sagad affronta pour imposer son ralliement à Rome. Les religieux éthiopiens, refusant d'adhérer au dogme de la double nature du Christ et de ne plus sanctifier le samedi, firent tout ce qui était en leur pouvoir pour soulever le peuple et même quelques grands. L'empereur dut prendre les armes afin de mettre un terme à des débuts de guerre civile, et imposa ses décisions par la force, sans obtenir pour autant l'adhésion souhaitée. *Copia de una carta que el padre Diego de Matos de la Compañía de Iesus escriue al padre General de la misma Cōpañía, en que se da cuenta a fu Paternidad del estado de la conuerfion a la verdadera Religion Chriftiana Catolica Romana, del gran Imperio de Etiopia, cuyo Emperador es el Prefte Iuan, escrita en la ciudad de Fremonâ, fu fecha en veinte de Iunio de 1621.* Bibliothèque Nationale de Madrid, VC/226/30. Nul doute que le messianisme d'Urreta se laissa impressionner d'abord par le chapitre XCIX de la *Verdadeira informação* de Francisco Alvares, où il est dit que Zeriaco [Zär'ä Yä'eqob] resta de nombreuses années sans solliciter la nomination d'un nouvel abouna par le patriarche d'Alexandrie, prétendant même qu'il souhaitait obtenir de Rome l'envoi d'un métropolite ; et puis par le chapitre CIII où est relatée l'entrevue des Portugais avec l'abouna Marcos, lequel manifesta son désir de voir s'établir une alliance entre l'empereur et le roi de Portugal afin de détruire La Mecque et délivrer le Saint-Sépulcre : « E o Abuná respondeu que faria quanto em ele fosse, e que o Preste João esforçado estava, não tão somente para destruir a Casa de Meca mas para tomar a Casa Santa de Jerusalém, e que assim o achavam em suas escrituras, que os frangues se juntariam com os abexins e destruiriam Meca e tomariam a Casa Santa, e que sempre ele rogava a Deus que lhe mostrasse os frangues, e que Deus lho cumprira, e que lhe dava por isso muitas graças ... » *Op. cit.*, p. 193-194, 200. En revanche, le dominicain n'accorde

pas toute son importance à la relation d'Alvares au sujet de ses discussions avec l'empereur où celui-ci, s'il fait preuve d'une grande curiosité pour les pratiques romaines, particulièrement en matière de culte et de liturgie, ne manifeste aucune intention de renoncer aux particularités de l'Église éthiopienne. Il est vrai que l'impératrice régente Helena et l'abouna Marcos (cf. Barros, *supra*), qui envoyèrent l'ambassadeur Mateus au Portugal, semblaient favorables au rattachement à Rome, afin de trouver une solution à la dépendance des métropolitains face au patriarcat d'Alexandrie et, indirectement, au sultan du Caire. Helena promettait même « tantos mantimentos como os montes e assim gentes tantas como as areias do mar » et tant de gens que l'alliance ferait disparaître « os mouros de sôbre a face da terra », elle « por terra » et don Manuel « por mar ». Voir la préface d'Augusto Reis Machado à son édition de la *Verdadeira informação das terras do Preste João das Índias*, Lisbonne : Agência Geral das Colónias, 1943, p. XXIV. Mais il n'y eut pas de suite à ces vellétés ; voir Jean Aubin, *op. cit.*, p. 20-21. Nous rappellerons enfin que D. João Bermudez ne fit preuve d'aucune indulgence envers l'empereur Claude [« Gradeus » dans le texte], lequel non seulement n'admit point ses prétentions sur le patriarcat, mais, dans des moments d'emportement, si nous en croyons Bermudez, n'hésita pas à accuser les Portugais d'hérésie : « [...] nós eramos os herejes que adoraamos a quatro deoses como arrianos ». Pour en savoir plus sur les tensions entre l'empereur et les Portugais, on consultera : *op. cit.*, et plus particulièrement les chapitres CXXVII (p. 53), XXIX (p. 55), XXXIX (p. 78), XLII et XLVI. Bermudez laisse entendre que, la victoire assurée, Claude revint à son arrogance habituelle, oubliant les engagements de l'impératrice Helena.